

---

PRO  
SAECULO  
XVIII°

---

SOCIETAS  
HELVETICA

---

---

# BULLETIN

Nr. 31 - Dezember 2007

Publication soutenue par  
l'Académie suisse des sciences humaines  
Mit der Unterstützung der Schweizerischen Akademie  
der Geistes- und Sozialwissenschaften

Schweizerische Gesellschaft  
für die Erforschung des 18. Jahrhunderts

Société Suisse  
pour l'Étude du XVIII<sup>ème</sup> Siècle

Società Svizzera  
di Studi sul Secolo XVIII

Editorial .....	3
Materialien zum 18. Jahrhundert in der Schweiz / Richesse des fonds helvétiques.....	6
Präsentation von Arbeits- und Forschungsbereichen / Présentation de travaux et de projets de recherche.....	13
Briefkasten / Courrier.....	16
Veranstaltungen / Manifestations.....	25
Bücher / Livres .....	29
Personelles / Vie de la société.....	59
Vorstand / Comité.....	60

Sekretariat / Secrétariat  
Anett Lütteken  
Aktuarin  
Dorfstrasse 9  
8700 Küsnacht

Redaktion / Rédaction  
Jean-Daniel Candaux  
Alain Cernuschi  
Anett Lütteken  
Jesko Reiling

Mail Redaktion:  
anett.luetteken@germ.unibe.ch  
jesko.reiling@germ.unibe.ch

Website der SGEAJ / SSEDs: [www.sgeaj.ch](http://www.sgeaj.ch)

1707-2007:

### Tricentenaire du rattachement de Neuchâtel à la couronne prussienne

---

*Philippe Henry (Neuchâtel)*

Le 3 novembre 1707, les juges du tribunal des Trois-Etats de la principauté de Neuchâtel et Valangin, après un débat connu sous l'appellation peu adéquate de "procès" de 1707, décidaient d'attribuer la souveraineté du pays au "roi en Prusse" Frédéric I<sup>er</sup>, avec le titre de prince de Neuchâtel. Ainsi se comblait la vacance de pouvoir ouverte par le récent décès, sans descendance, de Marie d'Orléans, duchesse de Longueville, princesse de Neuchâtel, épouse de Henri II, duc de Nemours. C'était l'aboutissement d'une longue négociation au cours de laquelle les émissaires de Frédéric avaient promis aux Neuchâtelois le maintien de toutes sortes de privilèges en cas de décision favorable au roi.

Cet anniversaire ne va pas marquer la vie publique neuchâteloise – et c'est le moins qu'on puisse dire; aucune manifestation tant soit peu officielle n'a été prévue.

En 1998, le canton a au contraire fêté avec fracas le cent-cinquantième anniversaire de la révolution républicaine de 1848. C'était un élément dans un ensemble massif de manifestations helvétiques très diverses, parfois ambiguës et controversées, comprenant le souvenir de la création de l'Etat fédéral moderne et celui de l'établissement de la République helvétique. L'instrumentalisation du passé, de règle dans les "commémorations" qui sont gestes avant tout politico-idéologiques, fut alors très explicite à Neuchâtel. Plutôt que d'essayer de comprendre le passé, il s'agissait de légitimer la République, de magnifier ses valeurs et ses réalisations, de conforter un système, de raviver une unanimité "nationale" (on parle parfois, curieusement, d'"indépendance neuchâteloise" acquise en 1848). Le discours orienté de la commémoration neuchâteloise de 1998, extrêmement simplificateur dans son contenu historique, frappant par son manque de curiosité intellectuelle, basé sur des jugements de valeur et des affirmations péremptoires, s'inscrivait donc parfaitement dans la ligne très explicite des anniversaires précédents (1898, 1948).

Or une des composantes essentielles de ce discours réducteur et biaisé, conforme à la tradition d'une historiographie locale longtemps très influencée par l'idéologie républicaine ou radicale, est, logiquement, le rejet de tout ou presque ce qui précède 1848. Dès lors l'Ancien Régime (XVIII<sup>e</sup> et premier XIX<sup>e</sup> siècle), du moins institutionnel, juridique et politique, est condamné, dans une dépréciation sommaire et sans appel qui ne craint pas les anachronismes; on le confine dans l'obscurantisme, la sujétion et la tyrannie d'un passé à oublier. Un courant réactionnaire ou royaliste minoritaire a tenté, surtout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de corriger le tableau, mais il l'a fait souvent en diabolisant à son tour outrageusement la république. Aujourd'hui le regard des historiens, sinon des politiques,

est évidemment plus serein et nuancé. Mais ces historiens s'attachent essentiellement à l'étude de certains *aspects* de la "période prussienne", notamment sous l'angle social (les élites, la vie associative), culturel (le rayonnement et le fonctionnement de la *Société typographique de Neuchâtel*, le monde du livre et la lecture), artistique (l'architecture néo-classique du chef-lieu) ou économique (l'indiennage, l'horlogerie, le commerce), voire administratif et judiciaire (l'assistance, la justice criminelle). L'ouverture récente des archives prussiennes relatives à Neuchâtel, longtemps conservées en ex-RDA et maintenant consultables à Berlin, constitue un des moyens de documentation favorables à cette perception renouvelée. Cependant les interprétations globales, frontales, en termes essentiellement politiques, font défaut.

Ainsi, plus qu'à une indigestion de festomanie – qui serait du reste parfaitement compréhensible –, il faut attribuer le silence qui entoure le trios-centième anniversaire de 1707 à ces crispations et à ces controverses, dont le souvenir est encore vivant et desquelles l'image des deux étapes prussiennes de l'histoire de Neuchâtel (1707-1806, 1815-1848) est sortie bien malmenée. La République, quant à elle, campe sur ses positions et ses certitudes, niant en quelque sorte cent cinquante ans d'histoire pourtant déterminants – et pas seulement parce que la révolution de 1848 a fini par en résulter. Le rappel du changement de souveraineté en 1707 est objet de soupçon : on ne retient ordinairement de cette date incomprise que l'assujettissement du pays aux Hohenzollern, en une quasi annexion, et l'affirmation de l'ascendant de l'oligarchie locale au pouvoir. On rapproche l'événement du contexte du premier XIX<sup>e</sup> siècle, soit de la "trahison" de 1806, qui voit le prince céder le pays à Napoléon malgré le principe d'inaliénabilité posé dès 1707, puis des luttes pour l'établissement de la démocratie. On oublie tout ce que la souveraineté prussienne a apporté aux Neuchâtelois, singulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle.

A propos de 1707, les historiens soulignent habituellement deux spécificités de l'histoire "prussienne" de Neuchâtel. D'une part ce sont alors les élites politiques locales qui décident elles-mêmes de leur sort, à la suite d'un examen systématique de l'argumentation généalogique des prétendants et surtout d'une pesée des avantages et des désavantages des diverses candidatures. D'autre part, les circonstances mêmes de cette option, le jeu des concurrences entre prétendants, donnent à ses modalités une tonalité contractuelle: l'acquisition de la souveraineté par Frédéric I<sup>er</sup> est soumise à une série de conditions et d'engagements réciproques. C'est indéniable. Mais la succession de 1707 offre aussi prise à une analyse plus générale du fonctionnement de la diplomatie et du droit public européens au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Car, en réalité, les données diplomatiques et géopolitiques ont joué le rôle décisif et le "procès de 1707" se résume en un affrontement entre les candidatures prussienne (il n'y en a qu'une) et françaises (elles sont nombreuses). Il s'agit d'un bon exemple des multiples querelles successorales typiques de cette époque de rivalités intenses entre "Fürstenstaaten" avides de titres et de terres.

Jusque-là, au fil des siècles s'étaient développés à Neuchâtel une pratique politique propre, un droit coutumier spécifique, une conception des relations extérieures et du mode de relations avec le souverain, ainsi qu'une sorte de conscience neuchâteloise, en tout cas un fort sentiment d'appartenance commune, une identité teintée d'helvétisme, les

cantons suisses urbains, avec lesquels des liens très étroits se tissaient, étant des modèles politiques. Les problèmes successoraux de la fin du règne des Orléans-Longueville renforcèrent encore ces tendances qui expliquent les formes du “procès”.

Or, et singulièrement pendant le premier “régime prussien”, cette identité et son inscription territoriale furent respectées. En dépit de l’attention particulière portée par Berlin à la gestion financière de l’Etat, l’appareil politico-administratif local fut conservé intact. Si Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> et surtout Frédéric II se risquèrent à quelques adaptations de certains usages neuchâtelois aux pratiques prussiennes, l’essentiel fut maintenu durant tout le siècle, dans un conservatisme par ailleurs favorable à la domination de l’oligarchie. De même les relations helvétiques de la principauté ne furent pas fondamentalement remises en question, malgré un éloignement de la principauté d’avec les cantons alliés catholiques.

Sans idéalisation naïve et à l’abri des distorsions d’une vision postrévolutionnaire rétrospective, on peut dire qu’au XVIII<sup>e</sup> siècle, progressivement, après les remous de la succession, un large consensus s’est fait dans les corps constitués et dans la population qui ne remet jamais sérieusement en cause le régime, même à l’époque des troubles années 1790. La protestation, si elle existe, est dirigée contre l’oligarchie. La surprenante survie des institutions et des bases juridiques traditionnelles, maintenues intactes, à travers la période révolutionnaire, en dépit de la vulnérabilité de la principauté, témoigne de la réalité de ce consensus.

Si les retombées économiques de la dévolution de 1707 sont initialement plutôt négatives (affaiblissement des relations avec la France), le brillant essor ultérieur de l’industrie neuchâteloise n’en fut pas empêché, dans un dynamisme qui certes doit l’essentiel plus à l’habileté des autochtones, entrepreneurs, voyageurs, diplomates et politiques, qu’aux impulsions de Berlin. Cette prospérité est évidemment inséparable de la formidable ouverture culturelle que connaît au XVIII<sup>e</sup> siècle la population neuchâteloise, par ailleurs en pleine croissance démographique dès 1750. Les liens économiques de la principauté, bien située entre France et Suisse, en relations étroites avec Berlin et d’autres centres du développement économique et culturel de l’Europe des Lumières, offrent à ce tout petit pays d’herbe et de vigne la possibilité d’un épanouissement impensable au tout début du siècle, au moment où il devient la propriété personnelle du roi de Prusse.

Cette appartenance a sans aucun doute créé les conditions de la réussite. Il nous paraît regrettable que le regard “officiel” porté sur le XVIII<sup>e</sup> siècle neuchâtelois néglige trop souvent cette réalité. Tout autant que 1848 qui allait, tout en en corrigeant les défauts, bénéficier de l’héritage, 1707 aurait mérité des égards.

## Materialien zum 18. Jahrhundert in der Schweiz / Richesse des fonds helvétiques

### Das Profilbildnis Friedrichs II. von Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff in der Kantonsbibliothek Appenzell Ausserrhoden in Trogen

---

Heidi Eisenhut (Trogen)

Anneliese Streichhahn hat im Jahre 1932 in einem Inventar die Gemälde von Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff (1699-1753) erfasst.<sup>1</sup> Auf dieses Inventar zurückgreifend werden von Gerd Bartoschek im Katalog zur Ausstellung der Stiftung Preußische Schlösser und Gärten anlässlich des 300. Geburtstags von Knobelsdorff im Jahre 1999 drei bekannte Profilbildnisse Friedrichs des Großen als Kronprinz erwähnt:<sup>2</sup> Diese sind nachfolgend unter Ergänzung aller auffindbaren Angaben zu deren Geschichte und Verbleib aufgeführt:

1. Öl auf Leinwand, Ende 1734, 74 x 56 cm, bis 1920 im Schloss Berlin, 1920-1941 im Haus Doorn, dem Alterswohnsitz Wilhelms II. (1859-1941) in den Niederlanden, 1941 wieder in Berlin und seit Kriegsende verschollen.<sup>3</sup> – Eine Wiederholung davon befand sich 1942 in Jahnsfelde, Mark, und war ein Geschenk des Kronprinzen an Heinrich August de la Motte-Fouqué (1698-1774), einen Freund des Monarchen aus der Rheinsberger Zeit.<sup>4</sup>
2. Pastell auf grundierter Leinwand, um 1735, 48 x 36 cm (oval), Stiftung Preußische Schlösser und Gärten, Schloss Charlottenburg, GK I 41301, 1797 im Nachlass von Elisabeth Christine, der Witwe Friedrichs II., im Schloss Schönhausen erwähnt, Eigentum des Hauses Hohenzollern aus dem Nachlass von Prinz Louis Ferdinand von Preußen (1907-1994), ehemaliges Hohenzollernmuseum Schloss Montbijou (1877-1945).
3. Öl auf Leinwand, spätestens November 1737, 80 x 60 cm, persönliches Geschenk Friedrichs II. an Graf Christian Ernst zu Stolberg-Wernigerode (1691-1771) im Jahre 1743, bis 1945 auf Schloss Wernigerode, zu DDR-Zeiten in Potsdam (Neues Palais),

---

<sup>1</sup> Anneliese Streichhahn: *Knobelsdorff und das friderizianische Rokoko*. Burg b. Magdeburg 1932, S. 84-86.

<sup>2</sup> Gerd Bartoschek: Knobelsdorff als Maler. In: *Zum Maler und zum großen Architekten geboren: Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff, 1699-1753: Ausstellung zum 300. Geburtstag*, hrsg. von der Generaldirektion der Stiftung Preußische Schlösser und Gärten. Berlin-Brandenburg 1999, S. 53. Im gleichen Katalog, S. 170, ein Kurztext zum Exponat mit einer Zusammenstellung der Literatur.

<sup>3</sup> Arnold Hildebrand: *Das Bildnis Friedrichs des Großen. Zeitgenössische Darstellungen*. Berlin <sup>2</sup>1942, S. 99-103, Taf. 16-19. Im Ausstellungskatalog zum 300. Geburtstag von Knobelsdorff (wie Anm. 2), S. 302, werden der Vorname (Adolf) des Autors und der Titel (*Die Bildnisse...*) des Werks falsch aufgeführt. – Vgl. ferner Hans-Joachim Kadatz: *Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff: Baumeister Friedrichs des Großen*. Fotos von Gerhard Murza. Leipzig <sup>3</sup>1998, S. 342. Kadatz gibt 1998 das Haus Doorn als Besitzer dieses Porträts an, bezieht sich bei der Zusammenstellung der Werke und Zeichnungen Knobelsdorffs aber ausdrücklich auf Paul Seidel (wie S. 7, Anm. 6) und Anneliese Streichhahn.

<sup>4</sup> Hildebrand, *Bildnis* (wie Anm. 3), S. 101f.

ab 1996 Schlossmuseum Wernigerode, seit März 2007 im Hause des Eigentümers Prinz Philipp Konstantin zu Stolberg-Wernigerode.<sup>1</sup>

Die früheste, heute verschollene Version stellt den Kronprinzen mit praktisch faltenlosem Gesicht und entsprechend kindlichen Zügen dar,<sup>2</sup> das ovale Pastellbildnis im Schloss Charlottenburg zeigt den Prinzen mit einer Falte zwischen Mundwinkel und Nase und wird von Philippe Poindront als eines der wenigen authentischen Porträts Friedrichs des Großen bezeichnet.<sup>3</sup> Die Version von Wernigerode entspricht einer starken Stilisierung nach antikem Vorbild mit einer durchgezogenen geraden Linie zwischen Stirn und Nase. Der Kronprinz trägt auf allen Porträts eine geharnischte Uniform und darüber einen purpurroten mit Hermelin verbrämten Krönungsmantel. Eine rote Schärpe unter dem Mantel ist auf dem Doerner und Wernigeroder Porträt sichtbar.

Die Entstehungszeit der Profilbildnisse fällt in die Jahre 1734 bis spätestens 1737. Als Terminus post quem weist Gustav Berthold Volz die Zeit der Erkrankung Friedrich Wilhelms I. nach. Antrieb war die Schaffung eines Vorbilds für ein Porträt auf einer Münze.<sup>4</sup> Der Hinweis von Helmut Börsch-Supan, wonach der Kronprinz seinen Freund Dietrich von Keyserlingk im Mai 1737 beauftragt haben soll, „ein Bildnis von Knobelsdorff, das dieser gerade vollendet hatte, Voltaire zu überbringen“,<sup>5</sup> deckt sich mit den Zeilen von Paul Seidel (1897), der schreibt, dass der Kronprinz durch sein Geschenk dem großen Dichter beweisen wollte, dass am Rheinsberger Hof alle Künste gepflegt wurden, und geht zurück auf die in der Werkausgabe Friedrichs des Großen abgedruckten Korrespondenzen mit Voltaire.<sup>6</sup> Knobelsdorff war im April 1737 von einer längeren Italienreise zurückgekehrt und begab sich direkt nach Rheinsberg, wo er den Gelehrten- und Künstlerkreis um den Monarchen mit seinen Reiseerfahrungen bereicherte.<sup>7</sup> Zwei Typen von Porträts des Kronprinzen durch Knobelsdorff sind bekannt.<sup>8</sup> Leider lässt sich

<sup>1</sup> Die Information ist der freundlichen Mitteilung durch Dr. Christian Juranek und E.-M. Hasert, Schloss Wernigerode, zu verdanken.

<sup>2</sup> Dieses Porträt diene vermutlich der Zeichnung von P. Halm als Vorbild (Reinhold Koser: Die äußere Erscheinung Friedrichs des Großen, Teil I: Die Berichte der Zeitgenossen über die äußere Erscheinung Friedrichs des Großen. In: *Hohenzollern-Jahrbuch* 1, 1897, S. 88-104, hier S. 90). Die Legende lautet: "Kronprinz Friedrich. Von G. W. von Knobelsdorff um 1737".

<sup>3</sup> Philippe Poindront: Georg Wenceslaus von Knobelsdorff, Maler und Architekt, [www.preussen.de](http://www.preussen.de) (14.04.2007).

<sup>4</sup> Gustav Berthold Volz: *Friedrich der Große im Bilde seiner Zeit*. Berlin, Leipzig 1926, S. 67. Vgl. auch Hildebrand, Bildnis (wie S. 6, Anm. 3), S. 100.

<sup>5</sup> Helmut Börsch-Supan: Bemerkungen zu einem wiedergefundenen Bildnis Friedrichs des Großen von Georg Wenceslaus von Knobelsdorff. In: *Festschrift für Otto von Simson zum 65. Geburtstag*. Hrsg. von Lucius Grisebach und Konrad Renger, Berlin 1977, S. 398-411, hier S. 398.

<sup>6</sup> Paul Seidel: Die äußere Erscheinung Friedrichs des Großen, Teil II: Die Bildnisse Friedrichs des Großen. In: *Hohenzollern Jahrbuch* 1, 1897, S. 104-114, hier S. 107. – Vgl. die Zeichnung von P. Halm (Koser, *Berichte* (wie Anm. 2), S. 90). Das Hohenzollern Jahrbuch ist online: [http://opus.kobv.de/zb/abfrage\\_collections.php?coll\\_id=79&la=de](http://opus.kobv.de/zb/abfrage_collections.php?coll_id=79&la=de) (14.04.2007). – Seidel nennt leider keine Quellen. Seine Ausführungen gehen entweder auf Wilhelm von Knobelsdorff: *Georg Wenceslaus von Knobelsdorff, der Baumeister und Freund Friedrichs des Großen*. Berlin 1861 (Biographien berühmter Baumeister und Bildhauer; Bd. 2), S. 21, oder direkt auf die Werkausgabe *Oeuvres, Bd. 21: Correspondance de Frédéric II Roi de Prusse Bd. 6*. Hrsg. von Johann David Erdmann Preuß, Berlin 1853, S. 50f. und 60, zurück. – Vgl. ferner erneut Hildebrand, *Bildnis* (wie S. 6, Anm. 3), S. 99f.

<sup>7</sup> Knobelsdorff, *Baumeister und Freund* (wie Anm. 6), S. 18, und Kadatz, *Baumeister* (wie S. 6, Anm. 3), S. 52f.

<sup>8</sup> *Ausstellungskatalog* (wie S. 6, Anm. 2), S. 167-170, Nrn. I. 3 und I. 4.



nicht nachzeichnen, welcher der beiden Porträttypen – das in diesem Zusammenhang interessierende Profilporträt oder das andere – Voltaire übermittle worden war.

Die Anzahl der erhaltenen Profilbildnisse wird in der Literatur mit unzureichender Genauigkeit rezipiert: Während Bartoschek (1999) explizit von drei Profilporträts spricht, erwähnt Börsch-Supan (1977) deren vier und bezieht sich dabei auf Hildebrand (1942) und Volz (1926).<sup>1</sup> Das weiter nicht bezeichnete vierte Porträt soll sich in Privatbesitz befinden. Börsch-Supan unterschlug dabei die für unseren Kontext wichtige Information, die sich letztmals bei Hildebrand (1942) findet. Hildebrand lag offensichtlich eine Quelle vor, wonach sich ein der Wernigeroder Version ähnliches Porträt 1890 in "Schweizer Privatbesitz (Zellwegen [sic] bei Trogen)" befunden haben und aus dem Nachlass von Johann Georg Sulzer herrühren soll. Von diesem Exemplar sei ihm allerdings nur eine schlechte Photographie bekannt.<sup>2</sup> Der Identität des Schweizer Porträts ist der folgende Abschnitt gewidmet.

### **Das Profilporträt Friedrichs II. in der Schweiz**

Eine handschriftliche Notiz, eingesteckt in die Rückseite des hölzernen Rahmens, verrät die Herkunft dieses Schweizer Porträts (67,5 x 52,7 cm), das sich seit Ende der 1750er Jahre tatsächlich im Privatbesitz, im Besitz von Mitgliedern der Textilhandelsfamilie Zellweger, befand und in verschiedenen Bauten am Landsgemeindeplatz in Trogen im Nordosten der Schweiz untergebracht war. Seit 1903 gehört das Porträt der Kantonsbibliothek Appenzell Ausserrhoden und ist am angestammten Platz im Haus Nr. 1 der Öffentlichkeit zugänglich:

Portrait I Friedrich II., König von Preussen I in der Kantonsbibliothek in Trogen

Laut Urkunde vom 21. September 1851 von Johann Caspar Zellweger Dr. phil., wurde dieses Oelgemälde seinem Grossonkel Dr. med. Laurenz Zellweger von Friedrich II. selbst geschenkt.

Dieses Portrait[,] gemalt von: Hans Georg Wenceslaus, Baron von Knobelsdorff (zur Rheinsberger-Zeit), 1736-1740, stellt den König als Kronprinzen dar. Das gleiche Oelgemälde ist im Stadtschloss zu Berlin.

Die Notiz stammt von Viktor Eugen Zellweger, dem Kompilator der Familien-Chronik, zusammengestellt zu Beginn des 20. Jahrhunderts.<sup>3</sup> Zellweger verwaltete den Familiennachlass im Fünfeckpalast, dem Haus Nr. 7 am Landsgemeindeplatz, und

<sup>1</sup> Börsch-Supan, *Bemerkungen* (wie S. 7, Anm. 5), S. 398-411, hier S. 398 mit Anm. 3 und S. 406 mit Anm. 34.

<sup>2</sup> Hildebrand, *Bildnis* (wie S. 6, Anm. 3), S. 101f.

<sup>3</sup> Kantonsbibliothek Appenzell Ausserrhoden (=KBAR), Zellweger-Chronik I, S. 181. – Die Chronik in vier Bänden ist bis dato unediert. Sie ist eine zentrale Quelle zur Geschichte der Familie Zellweger und behandelt chronologisch aufsteigend die einzelnen Familienmitglieder anhand biographischer Porträts. Der Kompilator hat viel mündlich tradiertes in seine Texte eingebaut; ein großes Verdienst, das aber mit der notwendigen quellenkritischen Sorgfalt zu betrachten ist. Als Sammler hat er mit dem Anspruch auf Vollständigkeit Textmaterial aus verschiedensten Zusammenhängen in die Chronik eingefügt, leider oftmals ohne oder nur mit fehlerhaften Nachweisen, was die Überprüfung erschwert und der Glaubwürdigkeit im Detail schadet. – Vgl. auch das Standardwerk zur Appenzeller Kunstgeschichte von Eugen Steinmann: *Die Kunstdenkmäler des Kantons Appenzell Ausserrhoden* (=KdmAR), Bd. II. *Der Bezirk Mittelland*. Bern 1980, S. 101 und 147. Steinmann erwähnt das Profilporträt zweimal und bezieht sich explizit auf die Chronik und das Testament von J. C. Zellweger als Quelle.

schenkte das Porträt 1903 der Kantonsbibliothek.<sup>1</sup> Der Verweis auf das “gleiche Oelgemälde” im Stadtschloss zu Berlin wird an anderer Stelle der Chronik mit einer Quellenangabe versehen.<sup>2</sup> Die Chronik enthält ferner ein originales Schreiben von Böhme, Direktor des Hohenzollern-Museums, das am 22. Mai 1890 verfasst worden war und den Dank für die “gütigst übersandte Photographie” des Trogener Bildnisses enthält, die “von großem Interesse” sei und “die Sammlung in erfreulicher Weise” vervollständige.<sup>3</sup> Viktor Eugen Zellweger hatte also bereits 1890 versucht, weitere Profilbildnisse Friedrichs des Großen ausfindig zu machen. Seine Recherchen scheinen dann aber nicht weitergeführt worden zu sein. In Berlin bewahrte man die Photographie auf, wo sie offensichtlich Arnold Hildebrand spätestens 1942 zusammen mit einer mit Datum versehenen Notiz oder dem Originalschreiben von Viktor Eugen Zellweger zur Verfügung gestanden hat.

Weshalb kam nun aber das Profilbildnis Ende der 1750er Jahre als persönliches Geschenk des Monarchen in den entlegenen Nordosten der Schweiz? Wer war der Beschenkte? – Der wie Voltaire, de la Motte-Fouqué und Graf Christian Ernst zu Stolberg-Wernigerode mit einer Version des Bildnisses beehrte Laurenz Zellweger (1692-1764) entstammte der erwähnten Appenzell Ausserrhoder Textilhandelsfamilie. Er war Schüler von Johann Jakob Scheuchzer in Zürich und studierte 1710-1713 in Leiden bei Herman Boerhaave Medizin. 1713 kehrte er zurück nach Trogen und führte fortan in seinem Heimatort eine Arztpraxis. Laurenz Zellweger gehörte zum Kreis der Zürcher Aufklärer um Johann Jakob Bodmer (1698-1783). Im Freundeskreis trug er den Namen “Philocles”. Regelmäßig vereinigte er die Zürcher in seiner “förenen Hütte” am Landsgemeindeplatz in Trogen, die zum Treffpunkt für anregende Gespräche, für den Genuss von Molken und zum Referenz- und Ausgangspunkt für Wanderungen in “Arkadien”, wie die Aufklärer aus dem “Limmat-Athen” das Appenzellerland bezeichneten, wurde.<sup>4</sup> Zellweger war Mitglied der Gesellschaft der Mahler, der Naturforschenden Gesellschaft Zürich sowie Mitbegründer der Helvetischen Gesellschaft. Der Zürcher Stadtarzt Johann Caspar Hirzel ist sein erster Biograph.<sup>5</sup>

Bei Paulfritz Kellenberger, der Laurenz Zellweger 1951 seine Dissertation widmete, wird das Porträt nicht erwähnt.<sup>6</sup> Wir finden jedoch in der Appenzeller Geschichte von Walter Schläpfer (1972) den Hinweis auf Zellwegers Briefwechsel mit dem Winterthurer Gelehrten Johann Georg Sulzer (1720-1779), ab 1747 als Professor für Mathematik und später für Philosophie in Berlin tätig, ab 1750 Mitglied der Akademie der Wissenschaften und von Friedrich II. gefördert und geschätzt: Schläpfer berichtet, Zellweger habe Sulzer

<sup>1</sup> Gemäß eigenem Zeugnis auf einem losen Blatt, eingefügt in die Zellweger-Chronik I (wie S. 8, Anm. 3), S. 180.

<sup>2</sup> KBAR, Zellweger-Chronik I (wie S. 8, Anm. 3), S. 180; Westermanns Monatshefte 56/I, Bd. 112, fol. 275-277.

<sup>3</sup> KBAR, Zellweger-Chronik I (wie S. 8, Anm. 3), loses Blatt vor S. 181.

<sup>4</sup> Vgl. hierzu Peter Faessler: Der Kreis um J. J. Bodmer und der Appenzeller Laurenz Zellweger. In: *Appenzellische Jahrbücher* 107 (1979), S. 3-49.

<sup>5</sup> Johann Caspar Hirzel: *Denkmal. Herrn Doctor Laurenz Zellweger aus Trogen im Appenzeller-Land von der Helvetischen Gesellschaft errichtet*. Zürich 1765. – Die umfassendste Arbeit über Laurenz Zellweger ist die Dissertation von Paulfritz Kellenberger: *Laurenz Zellweger von Trogen. 1692-1764*. Affoltern a. A., 1951 (Zürcher Beiträge zur Geschichtswissenschaft; Bd. 11).

<sup>6</sup> Kellenberger, *Zellweger* (wie Anm. 5), weist nur auf S. 123 kurz auf die Bedeutung Friedrichs II. und Preußens in Zellwegers Welt- und Staatsanschauung hin.

scherzweise geschrieben, wenn der Preußenkönig ins Appenzellerland käme, würde er – Zellweger – dafür sorgen, dass Friedrich II. Landammann von Appenzell Ausserrhoden werde: Es wäre bestimmt ein großer Zuwachs von Ehre und Ruhm für diesen großen König zusätzlich ein Volk wie dasjenige der Appenzeller regieren zu dürfen. Diese Zeilen sollen laut Zellweger-Chronik Friedrich II. geehrt und entzückt haben und somit der Auslöser für die Übermittlung des Porträts gewesen sein.<sup>1</sup>

Die Zeilen gehören zum Themenkreis, der in den letzten zehn Lebensjahren des Appenzeller Arztes im Briefwechsel vor allem mit Johann Jakob Bodmer immer wieder im Zentrum stand: der Themenkreis um die Frage nach der bestmöglichen Form einer Regierung. Im “Roi de Prusse” scheint Realität geworden zu sein, wen der Bodmersche Freundeskreis favorisierte (und idealisierte), namentlich den aufgeklärten (Philosophen-)Herrscher, der durch den Gebrauch des Verstandes und das Lernen aus Erfahrung in allen Bereichen einen Vorbildcharakter erlangt hatte.<sup>2</sup> Laurenz Zellweger drückte diese Haltung in zwei Entwürfen für ein Dankeschreiben an Johann Georg Sulzer, einem in deutscher und einem in französischer Sprache verfassten Entwurf, mit Worten wie den folgenden aus:

[...] Die einfachste u. natürlichste Beschreibung der Größe des characters der geheiligten Person des Königs, Seiner Thaten u. Handlungen in *Re civili, militari & literaria &c* ist die einzige u. größte Lob-Rede die man Ihm geben kann, hier finden keine den Panegyristen so gewohnte *Exagerationen* u. Schmeicheleyen weder statt noch platz, nur die reineste nakete Wahreit ist hier gültig u. überzeugend [...]. (*Entwurf 1*)

[...] J'ajoute seulement qu'il serait à souhaiter pour l'honneur et le bonheur du genre humain, que chaque individu prit notre Roy pour modèle de ses actions, chacun à proportion de sa qualité et de la situation dans laquelle il se trouve et s'efforçat à devenir en petit ce qu'il est en grand [...]. (*Entwurf 2*)

Die beiden Entwürfe tragen kein Datum und sind an unterschiedlichen Stellen in zwei von insgesamt vier Bänden mit Briefen an Laurenz Zellweger eingebunden. Der französischsprachige Entwurf befindet sich zwischen zwei Briefen vom Juli und August 1757 und der deutschsprachige ist chronologisch vor einem Sammelbrief vom 4. August 1757, geschrieben von Bodmer, Breitinger, Gessner und Wieland, in dem sich die Freunde für “glückliche Tage in der fernen Hütte dieses Weisen” bedanken, eingeordnet.<sup>3</sup> In der Zellweger-Chronik ist zweimal davon die Rede, dass das Profilporträt Friedrichs II. 1759 nach Trogen gekommen sei.<sup>4</sup> Wie oben erwähnt hat Viktor Eugen Zellweger den zitierten Brief vom 23. Februar 1758 mit der “Landammann-Offerte” als Auslöser für die Übermittlung des Porträts gelesen.

<sup>1</sup> Vgl. Walter Schläpfer: *Appenzeller Geschichte*, Bd. II, Herisau: Schläpfer, 1972, S. 252f. – Zuletzt zit. bei: Matthias Weishaupt: «Bande der Hochachtung und Liebe.» *Elf Porträts der Familie Zellweger aus dem 18. Jahrhundert*. Katalog zur Ausstellung im Festsaal der Kantonsbibliothek von Appenzell A.Rh. in Trogen, 21. Januar 2000 bis 31. März 2000. Wald 2000, S. 3. – Beide Autoren greifen auf eine Notiz in der Zellweger-Chronik I (wie S. 8, Anm. 3), S. 179, zurück, die einem Brief von Laurenz Zellweger an Johann Jakob Bodmer vom 23. Februar 1758 entnommen ist.

<sup>2</sup> Vgl. z. B. Christoph Martin Wieland, der dem preußischen Monarchen seinen „Cyrus“ widmete (KBAR, Ms. 74/IV, Nr. 103f., 9. Februar und 10. März 1758).

<sup>3</sup> KBAR, Ms. 74/III, zwischen Nr. 119 und 120, und 74/IV, Nr. 96 (S. 395f.).

<sup>4</sup> Zellweger-Chronik I (wie S. 8, Anm. 3), S. 179.

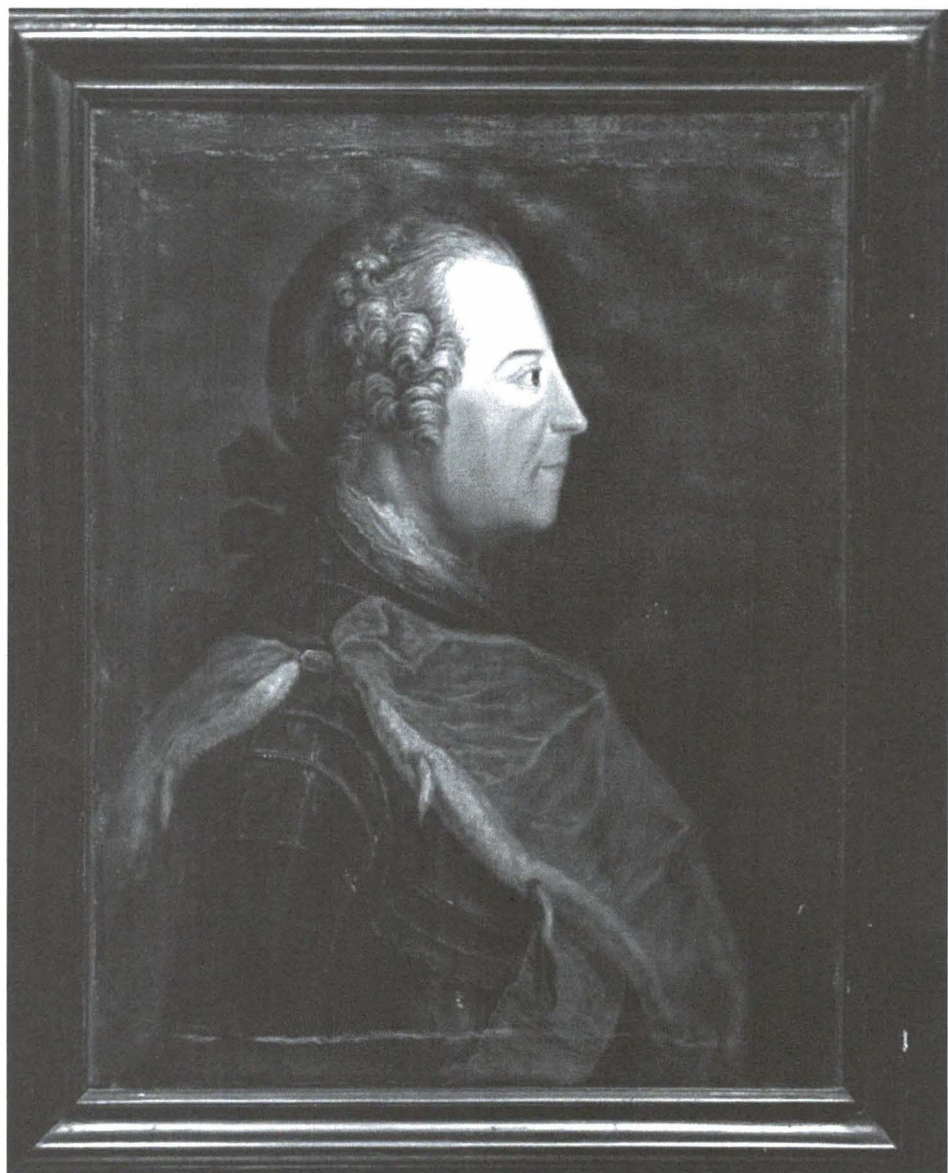
Die Erhöhung Friedrichs II. nimmt religiöse Züge an, was in der Verwendung des Adjektivs "geheiligt" offensichtlich zutage tritt. Bei der Lektüre des französischsprachigen Entwurfs fällt noch ein weiterer Schwerpunkt auf, der möglichenfalls ein wichtiger Grund dafür war, weshalb das Profilporträt in verschiedenen Versionen angefertigt worden war. Anfänglich war von den kindlichen Zügen des ersten Versuchs die Rede, und es wurde angesprochen, dass die Porträtversion von Wernigerode einer starken Stilisierung nach antikem Vorbild entspreche. Die Ähnlichkeit zwischen dem Wernigeroder und dem Trogener Profilbildnis war schon von Hildebrand erwähnt worden. Im Unterschied zum Pastellbildnis im Schloss Charlottenburg ist die Nase des Kronprinzen filigran, die Linie zwischen Stirn und Nase durchgezogen, die Lippen sind schmaler, der rechte Mundwinkel leicht hochgezogen, sodass ein freundlich gelassener Ausdruck entsteht. Im Trogener Bildnis scheint die Stilisierung nochmals einen Steigerungsgrad erfahren zu haben: Die Profillinie zwischen Stirn und Nase ist zusätzlich betont und die Falte im rechten Augenwinkel wird wie die Augenbraue stärker Richtung Haaransatz gezogen; das runde Auge des Kronprinzen ist schmaler und zugleich faltenlos abgebildet. Sowohl der Wernigeroder als auch der Trogener Kronprinz zeigen einen antiken (Philosophen-)Herrscher, dessen perfekte Gesichtszüge als Spiegel der Seele den Grad der Erhabenheit auf den ersten Blick für jedermann ersichtlich machen.<sup>1</sup> Laurenz Zellweger hat diese Haltung in seinem französischsprachigen Briefentwurf an Sulzer auf den Punkt gebracht:

[...] L'oeil vif et perçant et tous les traits du visage y assortis, donnent au premier aspect suffisamment à connaître, quel Fond de richesse inépuisable en Esprit réside dans le Cerveau; je me représente en jmagination les yeux et la mine, miroir de l'âme, tous les degrés du plus grand relâchement des nerfs et fibres qui forment les traits jusqu'à leur plus forte tension ou roideur [...].<sup>2</sup>

Abschließend ist festzuhalten, dass die vorliegende Untersuchung ein weiteres Profilbildnis Friedrichs II. von Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff, entstanden zur Rheinsberger Zeit um 1737 und Ende der 1750er Jahre dem Arzt Laurenz Zellweger (1692-1764) als persönliches Geschenk des Monarchen übermittelt, bekannt gemacht hat. Dessen Ähnlichkeit mit der Version aus Wernigerode, die ebenfalls als persönliches Geschenk Friedrichs II. im Jahre 1743 dem Grafen Christian Ernst zu Stolberg-Wernigerode (1691-1771) übergeben worden war, ist schon von Arnold Hildebrand (1942) erwähnt worden, jedoch lediglich aufgrund der Photographie von 1890, die der Kompilator der Zellwegerschen Familien-Chronik nach Berlin übersandt hatte. Die Familien-Chronik mit dem Brief des Direktors des Hohenzollern-Museums bestätigt die Richtigkeit von Hildebrands Recherchen. Ferner ermöglicht die exemplarische Betrachtung der Profilbildnisse Friedrichs II. auf der Mikroebene einen unerwarteten Einblick in das Schicksal deutscher Kunst unter dem Einfluss von Kriegen und Ideologien zwischen dem 18. und 21. Jahrhundert.

<sup>1</sup> 20 Jahre später erschienen Johann Caspar Lavaters *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe* (Erstdruck Leipzig, Winterthur 1775).

<sup>2</sup> KBAR, Ms. 75/III, zwischen Nr. 119 und 120.



*Abbildung:* Profilbildnis Friedrichs II., um 1737, Kantonsbibliothek Appenzell Ausserrhoden, Trogen. Foto: Patrick Lipp.

## **Präsentation von Arbeits- und Forschungsbereichen / Présentation de travaux et de projets de recherche**

### **Piktorale Ethnographie Asiens im 17. und 18. Jahrhundert Projektskizze, UFSP Asien und Europa, Universität Zürich**

---

*Paola von Wyss-Giacosa (Zürich)*

Die allgemeine Faszination des Entdeckungszeitalters für das Exotische wich im Verlauf des 17. Jahrhunderts einer zunehmend wissenschaftlichen Haltung. In der vergleichenden Gegenüberstellung der kulturellen, namentlich der religiösen Bräuche von antiken und modernen Völkern, von Heiden und Christen, in der Erklärung von deren Ursprüngen und Entwicklungen, stellte sich die Frage nach dem Wesen von Religion, nach deren gesellschaftlicher Funktion und damit letztlich auch die Frage nach dem Wesen des Menschen. In diesem Erkenntnisprozess spielte das Studium der eigenen Antike ebenso wie das der grossen Kulturen und Religionen Asiens eine zentrale Rolle. Einflussreiche Publikationen entstanden vor diesem Hintergrund, viele davon waren reich illustriert, wobei die Bilder ebenso als primäre Quelle wie als wesentlicher Bestandteil eines komparativen Forschungsansatzes dienten. Warum aus der grossen thematischen Vielfalt nur gewisse Sujets für eine visuelle Umsetzung ausgewählt wurden und welche Überlegungen dieser Selektion zugrunde lagen, kann wohl nicht eindeutig geklärt, nur teilweise vermutet werden: Die seit alters überlieferte Vorstellung östlicher Weisheit mag etwa die häufige Darstellung indischer Asketen wie diejenige chinesischer und tibetischer Mönche begründen, das grosse Interesse westlicher Gelehrter für die Ursprünge und zeitgenössischen Manifestationen der "Idolatrie" die zahlreichen Illustrationen indischer, chinesischer und japanischer Gottheiten. Die über die Zeit wiederholte Übernahme und Verwandlung gewisser Motive verlieh diesen, beziehungsweise dem in ihnen visualisierten Gegenstand, eine zunehmende Gewichtung und oft auch eine gegenüber den Textausführungen pointierter erscheinende Bewertung. Nicht zuletzt auch durch die Aufnahme in erfolgreiche Bildanthologien fanden bestimmte Sujets Eingang in einen übergeordneten Vorstellungskanon zu den Religionen Asiens und wurden über längere Zeit zu festen und einflussreichen Bestandteilen desselben. Die Sichtweise auf die östlichen Glaubensvorstellungen wurde über diese Bilder, über deren Verbreitung durch Imitationen, Elaborationen und Umwandlungen ebenso nachhaltig geprägt wie durch das geschriebene Wort.

Ziel meines Projektes ist es, gedruckte Bildquellen des 17. und 18. Jahrhunderts, die sich dem Bereich der Religionen Asiens zuordnen lassen, aufzuarbeiten, den ursprünglichen Entstehungszusammenhang der einzelnen Kupferstiche, deren spätere Rekontextualisierungen sowie die Bezüge und Filiationen der Illustrationen untereinander darzustellen und damit die Dynamik dieser durch den Druck zu Tausenden in Umlauf gebrachten visuellen Topoi zu analysieren: Eine erste Gruppe bilden die Bildtafeln in den

von den bedeutenden Amsterdamer Verlegern Jacob van Meurs und Johannes van Waesberge im letzten Viertel des 17. Jahrhunderts herausgegebenen Asienwerken Nieuhofs, Montanus', Dappers, Kirchers und Baldaeus'. Durch Übersetzungen in verschiedene Sprachen und die Aufnahme in thematische Übersichten fanden diese Illustrationen, sei es in direkter Übernahme oder in abgewandelter Form, im 18. Jahrhundert zusätzliche Verbreitung, so in dem Asien gewidmeten Band von Henri Châtelains bedeutendem geographischen Werk, dem *Atlas historique*, oder in den *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les Peuples du Monde*. Bis weit ins 18. Jahrhundert entstanden illustrierte Berichte, etwa Sonnerats *Voyages aux Indes orientales et à la Chine*, die von derselben geistigen Intention zeugen. Nicht zuletzt die Gründung wissenschaftlicher Asiengesellschaften Ende des 18. Jahrhunderts leitete allerdings auch einen Paradigmenwechsel in Europas Beziehung zum Osten ein; in den vor diesem Hintergrund entstehenden Buchillustrationen, mit deren Betrachtung meine Untersuchung schliessen soll, geht eine veränderte Bildsprache mit einer neuen Art der wissenschaftlichen Aufmerksamkeit einher. Es sei erwähnt, dass die Zentralbibliothek Zürich über beachtliche Bestände historischer Asienliteratur verfügt; deren Provenienzen verweisen oft auf Exponenten der Zürcher Aufklärung und belegen die damalige Wichtigkeit dieser Werke als wertvolles Argumentationsmaterial innerhalb der theologischen und geschichtsphilosophischen Diskussion der Zeit.

Anhand der quellenkritischen Grundlagenarbeit soll die Funktion und Aussagekraft jener Bilder im damaligen wissenschaftlichen Diskurs, mitunter an den Anfängen der modernen Religionswissenschaft, untersucht werden. Neben der ideengeschichtlichen Ebene steht als weiterer Schwerpunkt die Frage nach dem ethnographischen Quellenwert der Bilder. Buchillustrationen gehören zu den von der Wissenschaftsgeschichte nach wie vor vernachlässigten bzw. einseitig wahrgenommenen Quellen. So führt die vorherrschende Meinung, bildliche Repräsentationen fremder Völker hätten bereits zum Zeitpunkt ihrer Entstehung vorwiegend als exotisierende, der Verkaufsförderung nützliche Beigaben zu schriftlichen Berichten und Abhandlungen gedient, dazu, dass sie einzig als Spiegel der Vorstellungswelt und der Vorurteile der Bilderzeuger befragt werden und nicht als glaubwürdige Informationen zum Gegenstand. In der geplanten Untersuchung möchte ich demgegenüber die Relevanz und den hohen Evidenzcharakter früher Buchillustrationen als Quellenmaterial einer historischen Ethnographie vertreten. Bereits in meiner Dissertation zu Picarts *Cérémonies* habe ich in diesem Sinne argumentiert.<sup>1</sup> Die Illustratoren, die in den meisten Fällen nicht über eine direkte Kenntnis verfügten, bemühten sich um authentisches Anschauungsmaterial für ihre Darstellungen. Auf vielen Kupferstichen, die formal den künstlerischen Konventionen der eigenen westlichen Kultur gehorchen, lassen sich inhaltlich denn auch immer wieder korrekt umgesetzte Einzelheiten ausmachen: regional spezifische Attribute indischer Gottheiten, japanische Doppelikat-Textilien, eine buddhistische Gebetsmühle oder eine Fischkopftrommel für taoistische Rituale wurden im druckgraphischen Medium erstmals

---

<sup>1</sup> Paola von Wyss-Giacosa: *Religionsbilder der frühen Aufklärung. Bernard Picarts Tafeln für die Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les Peuples du Monde*. Wabern bei Bern 2006.

für das westliche Auge bildlich umgesetzt. Immer wieder haben die Künstler auch aus Asien zurückgebrachte Bildwerke – indische Miniaturen, chinesische Rollbilder, japanische Tuschnalereien – abgekupfert und als besonders wertvolle, weil autochthone Dokumente und Belege in die Abhandlungen eingefügt. Hier könnte man von einem eigentlichen Exotismus von Seiten der Illustratoren sprechen, die bewusst die fremde Formensprache übernahmen und die visuellen Konventionen ihrer Zeit und ihrer Kultur fallen liessen, um die Echtheit ihrer Quellen und damit die Wahrheitstreue der eigenen Arbeit zu unterstreichen.



### **“Heilkunst und schöne Künste. Medizin – Literatur – Kunst – Wissenschaft.” Interdisziplinäre Tagung im Rahmen der 2. Trogener Bibliotheksgespräche vom 7. bis 9. Juni 2007**

---

*Katja Fries (Lausanne/Bern)*

Die Rolle der ‘philosophischen’ bzw. ‘vernünftigen’ Ärzte in Literatur und Wissenschaften des 18. Jahrhunderts wurde aus künstlerischer und wissenschaftlicher Sicht anlässlich der 2. Trogener Bibliotheksgespräche diskutiert, die unter Leitung von *Heidi Eisenhut* (Trogen), *Anett Lütteken* (Bern) und *Carsten Zelle* (Bochum) Anfang Juni 2007 in der Trogener Zellwegerstube stattfanden.

In drei thematischen Blöcken wurde mittels exemplarischer Fallstudien das Verhältnis der Medizin zur Gelehrsamkeit, zu den schönen Künsten und schliesslich zur Literatur diskutiert. Das besondere Interesse galt neben dem Naturlehrer Krüger und den Universalgelehrten Bürger, Goethe, Hufeland, Lichtenberg, Mylius, Quistorp und Schiller nicht zuletzt dem Trogener Arzt Laurenz Zellweger (1692-1764), welcher das Miteinander von Naturwissenschaft und schönen Künsten besonders eindrücklich verkörperte.

Den Auftakt zum Thema ‘Medizin und Wissenschaft’ bot *Carsten Zelle* (Bochum), der über Johann Gottlob Krügers (1715-1759) Werk *Träume* (<sup>4</sup>1785) referierte und die Sammlung der Traumasatiren bzw. kürzeren parabelhaft-allegorischen Erzähltexte in den Kontext des anthropologischen Wissens der ‘vernünftigen Ärzte’ um 1750 einordnete. Es wurde dargestellt, wie Krüger vier verschiedene ‘Kunstmaschinen’, die damals konkurrierenden commercium-mentis-et-corporis-Modelle, literarisch einsetzte, um die Spannung von populärwissenschaftlicher Funktion und literarischem Eigensinn des kaum erforschten Traumgenres herauszustellen. Darauf wurden Gelehrte auf Molkenkur im Appenzellerland von *Heidi Eisenhut* (Trogen) und die medizinische Aphoristik Lichtenbergs von *Urs Meyer* (Fribourg) vorgestellt. *Eisenhut* stellte Zellwegers Aussagen über die Molke als Heilmittel vor. Zellweger, der u.a. auch in den *Discoursen der Mahler* publizierte, fungierte ab den 40er Jahren als kultureller Katalysator im Bodmer/Breitingerkreis, indem der als “Philokles” geachtete ‘vernünftige Arzt’ regelmässig u.a. Sulzer, Gessner, Hirzel, Klopstock oder Wieland im Sommer zur Molkenkur in seine ‘förene Hütte’ ins Appenzellerland lud. Die Analyse dieser kulturhistorisch bemerkenswerten Curiosa dient vor allem dazu, das anthropologische Muster zu erkennen, worin medizinische Ausbildung, bürgerliche Wahrnehmung der eigenen Lebenswelt und deren freien Gestaltung sowie aufklärerische Geselligkeitskultur signifikant zusammentreffen. *Meyers* Ausführungen spannten den Bogen zu den Medizinern im Göttinger Kreis (Baldinger, Blumenbach, Arnemann u.a.), die zur Zeit Lichtenbergs durch die intensive Rezeption holländischer, schottischer und englischer Medizintheorien (insbesondere der Arbeiten von Boerhaave, Whyte, Cullen und Hartley) geprägt waren. Lichtenbergs parodistische

Umfunktionierung der hippokratischen Aphorismen als Gefäß zur Rezeption neuzeitlicher medizinischer Theorien befreite die deutsche Aphoristik des 18. Jahrhunderts aus ihrer Abhängigkeit von der französischen Moralistik und eröffnete ihr neue Gestaltungsmöglichkeiten.

In seinem öffentlichen Abendvortrag faltete *Heinz Schott* (Bonn) die Beziehungen und Wechselwirkungen der Heilkunst mit den schönen Künsten im 18. Jahrhundert auf: Neben der anatomischen Zergliederungskunst und der musealen Präsentation der Naturdinge im Naturalienkabinett äusserten sich die bildenden Künste zur medizinischen Gelehrsamkeit in Form von Plastiken, Graphiken oder Stichen. Setzte die Literatur medizinische Themen literarisch um, so empfahlen die Musik oder das Theaterspiel ferner gelegentliche therapeutische Momente.

Tags darauf ging es in kunstgeschichtlicher Perspektive weiter: *Edgar Bierende* (Bern) stellte den Zürcher Arzt Johann Heinrich Lavater (1768-1819) als Ratgeber der Künstler vor, der 1790 die erste schweizerische *Anleitung zur Kenntniss des menschlichen Körpers für Zeichner und Bildhauer* publizierte. Neben den ausklappbaren Kupferstichen von Laurenz Halder (1765-1821) charakterisierten Lavaters Beschreibungen der menschlichen Anatomie auch die über Muskeln, Bewegungen und Hautverfärbungen sich abzeichnenden Affekte und Leidenschaften, welche vermutlich zu Fragen der künstlerischen Qualität Massstäbe setzten. Daraufhin ergründete *Ulrich Pfarr* (Frankfurt a.M.) die rätselhaften "Egyptischen Köpfe" des Bildhauers Franz Xaver Messerschmidt (1736-1783), die mit ihren heftigen Verzerrungen eine anatomisch und realistisch zutreffende Gesichtsmimik darstellten.

*Elisabeth Décultot* (Paris) belegte darauf die These, dass in Winckelmanns wissenschaftlichem Programm eine Verbindung zwischen Medizin und Kunstgeschichte existiere, da vor allem seine Exzerptbücher naturwissenschaftliche und medizinische Themen behandeln.

*Gernot Gruber* (Wien) und *Cristina Urchueguía* (Zürich) charakterisierten anschliessend heilende Kräfte der Musik. Für die Oper des späteren 18. Jahrhunderts, erläuterte *Gruber*, seien dem Interpreten polare Spannungen vorgegeben: Diese richten sich entweder nach dem aristotelischen Ideal der "Mesótes" (der Wiederherstellung des rechten Maßes) oder nach der seit dem Barock auch Extreme aufsuchenden Affektdarstellung. Gegenstand war zum einen der zeitgemässe Umgang mit dem Orpheus-Mythos in der Oper und zum anderen der auf den "Gang durch Feuer und Wasser" in der *Zauberflöte* Mozarts gelegte Fokus einer sublimen Wirkung 'reiner' Musik. Daran anschliessend erörterte *Urchueguía*, dass schon Plato den besonderen Einfluss der Musik auf Körper und Geist im Sinne kommunizierender Röhren beschrieben habe, die für die menschliche Harmonie verantwortlich sein könne. Im 18. Jahrhundert wandte sich die Musiktheorie von solcher Musikspekulation ab, da die musikalische Qualität nun danach bemessen wurde, ob es ihr gelang, "die Gemüter zu bewegen". Wie Instrumentalmusik pathologische Zustände abbildet, hervorbringt und heilen kann, wurde am Beispiel von Jan Dismas Zelenkas Instrumentalkomposition *Hipocondrie* (1723) vorgeführt.

Zum Thema 'Medizin und schöne Literatur' skizzierte *Klaus Manger* (Jena) den wissenschaftsgeschichtlichen Kontext von Wielands kleinem Aufsatz *Filosofie als Kunst*

zu *leben und Heilkunst der Seele betrachtet* (1778) – wie sich herausstellte ein Schlüsseltext der deutschen Klassik, an den z.B. Hufelands *Kunst das menschliche Leben zu verlängern* (1796) anknüpfen konnte. Nachvollziehbar wurde eine Distanzierung von einem als Mängelwesen verstandenen Menschenbild.

*Anett Lütteken* (Bern) und *Tanja van Hoorn* (Oldenburg) widmeten sich darauf den biographischen wie fikionalisierten Leidensgeschichten und Kuren im Zeitalter der Aufklärung und spürten berühmte und weniger bekannte literarische Hypochonder auf. Gelehrte des 18. Jahrhunderts schätzten Kuren aller Art, um Leiden wie die Hypochondrie zu lindern. Anhand biographischer Dokumente, an denen auch die soziale Dimension solcher Kuraufenthalte ablesbar sei und die laut Lütteken die Genese von Poesie in gewisser Hinsicht vorbereiten halfen, werde der enge Konnex zwischen lebensweltlicher Erfahrung und literarischem Text deutlich. Anhand zeitgenössischer Ärztekomödien um 1750 konnte van Hoorn exemplarisch zeigen, wie die Literatur medizinische Diskurse rezipierte und poetisch fruchtbar machte. Sie untersuchte den Transfer des kurrenten ästhetikaffinen medizinischen Wissens in das gefällige Lustspiel um 1750 und machte deutlich, wie sehr Mylius' und Quistorps komödiantische Medizindiskurse über die Vorgaben der Tradition dieser Lustspiele im Sinne von Molières *Le Malade imaginaire* (1673) hinausgehen.

*Barbara Mahlmann-Bauer* (Bern) erörterte die Textgenese der biologisch-medizinischen Lügengeschichten des *Münchhausen* (1781-1788) des akademischen Aussen-seiters Bürger und der englischen Fassung von Bürgers Bearbeitung, die der Leibniz-Editors Rudolf Erich Raspe geschrieben hatte. In den Texten werden Blumenbach, die Göttinger Kant-Gegner sowie der Wissenschaftsbetrieb in einer Satire der Lächerlichkeit preisgegeben. Darauf zeigte *Gilles Darras* (Paris), inwiefern Schillers Frühwerk – und zwar sowohl die narrative als auch die dramatische Produktion – einen bedeutenden Beitrag zur literarischen Anthropologie leistete, was die Spätaufklärung kennzeichnete. Als ehemaliger Medizinstudent setzte der junge Schiller die theoretischen Studien zum Verhältnis von Körper und Seele im Bereich der Literatur in der Bühnendichtung, in der Erzählfiktion und schließlich in der Geschichtsschreibung fort. *Benedikt Jeßing* (Bochum) stellte die musikalische Therapeutik in Goethes *Lila* vor und behandelte das erst im Kontext der Italienreise in 3. Fassung fertig gestellte "Festspiel mit Gesang und Tanz", worin die Rolle des (melancholisch) Kranken von einem Mann auf eine Frau übertragen wird und die Charakteristik des psychopathologischen Krankheitsbildes und die 'psychische Kur' präzise herausgearbeitet werden. Schliesslich erläuterte *Markus Winkler* (Genf) am Beispiel der Heilung des Orest Heilkunde und Humanität in Goethes *Iphigenie*. Im Lichte semiotischer und gattungstheoretischer Überlegungen zeige sich, dass das Programm der Heilung des Orest letztlich nicht psychologisch im Sinne einer individuellen 'psychischen Kur' wie in *Lila* inszeniert sei, und auch keinen Erkenntnisfortschritt vom Mythos zum anthropozentrischen Logos vorstelle, sondern begriffsgeschichtlich und diskursanalytisch als Verwirklichung und Durchsetzung der antiken, humanistisch umgedeuteten Hellenen-Barbaren-Antithese auf der Ebene der mythologischen Handlungssequenz zu verstehen sei: Orest wird in dem Masse geheilt, in dem der

Mythos im Sinne jener Antithese umgeschrieben und im Raum des Barbarischen verortet wird.

In den Diskussionen über medizinische und literarische Exempla 'vernünftiger' bzw. 'philosophischer' Ärzte und 'eingebildeter' Kranker wurde deutlich, wie medizinische Diskurse und Heilpraktiken in Göttingen, Halle und Zürich im 18. Jahrhundert rezipiert wurden. Dass in Trogen neben der sommerlichen Badekur auch die Molkenkur zelebriert wurde, ist ein Beleg dafür, dass das Appenzellerland schon im 18. Jahrhundert nicht nur als touristische, sondern auch als literarische Attraktion galt. Am Beispiel von Mozarts *Zauberflöte*, Zelenkas Instrumentalwerk oder Messerschmidts Köpfen konnte exemplarisch gezeigt werden, wie wissenschaftliche Diskurse über Affekte oder Heilkünste musikalisch oder plastisch umgesetzt wurden. Diese wurden auf literarischer Ebene, in der Aphoristik Lichtenbergs, in den karikierenden Ärztekomödien eines Mylius, eines Quistorp oder auch in Bürgers Wissenschaftssatire des *Münchhausen*, fiktional weiterentwickelt. Das 2. Trogener Bibliotheksgespräch wurde mit Jürgen Stenzels Lesung zur "Literarischen Molkenkur", die musikalisch von *Hans Sturzenegger* (Speicher) am Hackbrett begleitet wurde, abgerundet.

Die Drucklegung der Tagungsbeiträge ist für 2008 vorgesehen. Zum Thema des grenzüberschreitenden Kulturaustauschs im 18. Jahrhundert wird 2009 die nächste interdisziplinäre Tagung im Rahmen der 3. Trogener Bibliotheksgespräche von der Kantonsbibliothek Appenzell Außerrhoden, Trogen, wie den Instituten für Germanistik der Universitäten Bern und Bochum veranstaltet.

Vgl. für einen ausführlicheren Tagungsbericht:

<http://www.ahf-muenchen.de/Tagungsberichte/Berichte/pdf/2007/112-07.pdf>

Mit Dank an die AHF für die freundliche Genehmigung zum Teilabdruck.

## **Genève commémore l'exécution de Pierre Fatio, 1707-2007**

---

*Jean-Daniel Candaux (Genève)*

Le 6 septembre 1707, à l'issue d'un procès sommaire fondé sur des chefs d'accusation inconsistants, Pierre Fatio était fusillé secrètement dans la prison de l'ancien évêché de Genève. Cet avocat de 45 ans, issu d'une famille du refuge italien qui s'était fait une place dans les milieux gouvernementaux, avait été dès le début de l'année le principal porte-parole des revendications politiques d'une bourgeoisie alarmée par la mutation de Genève de cité artisanale régionale en place financière internationale. Fatio a toujours été considéré depuis lors comme le pionnier et le martyr des libertés genevoises.

Le professeur Olivier Fatio et sa famille ont pris l'initiative d'organiser de concert avec la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, le mercredi 5 septembre, un colloque historique sur *Pierre Fatio et son temps*, dont les deux séances furent présidées par le professeur Michel Porret et par J.-D. Candaux et dont les sept orateurs furent le président

de la SHAG Guy Lecomte, Olivier Fatio lui-même, André Gür (sur le principal syndic de 1707 Jean-Robert Chouet), Maurice de Tribolet (sur les débats constitutionnels et les enjeux de pouvoir à Neuchâtel en 1707), Grégoire Bron (sur la pensée politique de Pierre Fatio), Marc Neuenschwander (sur la postérité de Fatio au XVIII<sup>e</sup> siècle), Bernard Lescaze (sur l'hommage de James Fazy à Fatio). Une publication rapide des actes de ce petit colloque est annoncée. Le même jour, à 17 h., le conseiller d'Etat David Hiler (lui-même historien) présida à la pose d'une couronne au bas de la plaque commémorative de l'exécution de Pierre Fatio, figurant sur la maison qu'il habitait au sommet de la rue du Perron. L'ancien secrétaire général des Nations Unies Koffee Annan, désormais établi à Genève, assistait à la cérémonie.

Olivier Fatio, qui avait publié peu auparavant avec son épouse Nicole Pictet une biographie de Pierre Fatio (voir plus loin), organisa le lendemain 6 septembre, jour du Jeûne genevois, dans son domaine de l'Elysée à Céligny, une réception au cours de laquelle fut jouée, en première mondiale, la tragédie en trois actes de Jean Desonnaz (1791), *La Mort de Fatio ou le Martyr de la Liberté*, mise en scène par Pierre-Alain Clerc.

## **Round Table: Anforderungen an eine moderne Quellenedition: Das Beispiel der Zurlaubiana**

---

*Stefan Hächler (Bern)*

Eingeladen zum Round Table, der am 30. Juni dieses Jahres in Aarau stattfand, hatte die Edition Zurlaubiana, ein schweizerisches Quelleneditionsprojekt, das seit 1973 an der Publikation der im Familienarchiv der Zurlauben liegenden Dokumente arbeitet. Die Zurlauben waren ein während fast 300 Jahren in Politik, Wirtschaft und Gesellschaft von Stadt und Stand Zug einflussreiches, zeitweise gar dominierendes Geschlecht. Zahlreiche Familienmitglieder waren vielfach tätig in der lokalen, regionalen und nationalen Politik; allein an gut 600 eidgenössischen Tagsatzungen zwischen 1500 und 1800 nahmen Vertreter aus neun Generationen als Abgeordnete von Stadt und Amt Zug teil. Ebenfalls bedeutend waren die Zurlauben als Soldunternehmer, als Militärs und als Geistliche. Der letzte männliche Spross der Familie, Beat Fidel Zurlauben, war zudem leidenschaftlicher Historiker mit einem starken Sammeltrieb. All diese Aktivitäten schlugen sich in der Sammlung ebenso nieder wie Begebenheiten des Alltags- und Familienlebens. Weitere Angaben zu Geschichte und Bedeutung der Sammlung sowie zur Edition finden sich auf der Website: [www.zurlaubiana.ch](http://www.zurlaubiana.ch).

Ein grosser personeller Wechsel im Editionsteam (aktuell bestehend aus den Historikern Urs Amacher, Werner Dönni, Carmen Furger und Stefan Hächler) sowie die Umstellung auf eine datenbankgestützte Produktionsweise verlangten eine Positionsbestimmung des Projekts, möglichst unter Einbezug des Zielpublikums. Der Round Table sollte deshalb

den potenziellen Benutzern Gelegenheit bieten, ihre Bedürfnisse, Vorstellungen und Wünsche an eine Quellenedition wie die Zurlaubiana zu äussern.

Einleitend schilderten die Podiumsgäste – lic phil. Natalie Büsser, Universität Zürich; Prof. Dr. Valentin Groebner, Universität Luzern; Prof. Dr. André Holenstein, Universität Bern; Dr. Peter Hoppe, Staatsarchiv Zug; Dr. Marco Jorio, Historisches Lexikon, Bern und Dr. Daniel Schläppi, Universität Bern – ihre Erfahrungen mit Quelleneditionen im Allgemeinen und mit den Acta Helvetica der Zurlaubiana (AH) im Speziellen.

In der Diskussion, an der sich auch ein engagiertes Publikum beteiligte, war man sich von vornherein einig, dass in einem Projekt, das sich bereits in der “Spätphase” befindet, wohl kaum alle heutigen Idealvorstellungen realisiert werden können. Niemand wünschte deshalb einen radikalen Konzeptwechsel. Vielmehr wurde wiederholt betont, dass Optimierungen sowie der Übergang von der papierbasierten zur datenbankgestützten Edition möglichst wenig Brüche verursachen dürfen. Die folgenden Ideen und Vorschläge wurden als mit diesem Credo vereinbar erachtet:

Fast einhellig wurden Transkriptionen statt Regesten gewünscht, und zwar Volltranskriptionen, die u.a. auch die Anreden und Grussformeln enthalten, die viel über die Beziehungen von Akteuren aussagen.

Als Mangel an der bisherigen Edition wurde kritisiert, dass Editionsrichtlinien und Transkriptionsregeln den Benutzern nur rudimentär zur Kenntnis gebracht werden. Im Sinne von Transparenz und Nachvollziehbarkeit soll hier in Zukunft ein Effort geleistet werden. Ebenso beanstandet wurden das aus dem Schreibmaschinenzeitalter stammende Schriftbild und das Layout. Mit einigen Anpassungen könne die textliche Struktur der Edition optisch viel schneller erfasst werden, was die Lesefreundlichkeit wesentlich erhöhe. Derselben Zweck würde die deutliche Trennung von Text und editorischen Anmerkungen und Kommentaren dienen, die bisher stark verflochten waren und den Lesefluss oft unnötig hemmten.

Die Erschließungstiefe von Texten und Registern wurde z.T. kontrovers beurteilt. Allgemeiner Konsens bestand darüber, dass nur elementare Kontextualisierungen der Texte vorgenommen werden sollten. Dem Vorschlag der Systematisierung der Texte durch die Einfügung verwalteter Sachbegriffe in die Dokumententitel wurde skeptisch begegnet. Bei der Erschließungstiefe der Register sprach sich eine Minderheit für eine Reduzierung aus. Gelegentliche Benutzer (z.B. Hobby-Historiker, Ausstellungsmacher, Journalisten, aber auch Fachhistoriker, welche die AH nur nebenbei konsultieren möchten) seien mit den gegenwärtigen Erschließungshilfen meist überfordert. Die Mehrheit betonte demgegenüber den Wert der jetzigen Erschließungstiefe für Forschung und Lehre. Allerdings wurde dem Vorschlag, die Identifikation von Personen nicht mehr in der bisherigen Akribie weiterzupflegen, nicht widersprochen. Auch die Aussage, die im Register festgehaltenen Beziehungen von Orten untereinander gingen zu weit, fand stillschweigende Zustimmung.

Dieses Problem der grundsätzlich widersprüchlichen Ansprüchen an die Erschließungshilfen der AH (einerseits flache und einfache Findmittel für den ‘schnellen’ Benutzer, andererseits Tiefenerschließung für die gründliche Forscherin) könnte, so die verbreitete Ansicht, durch ein zusammengeführtes digitales Gesamtregister, das idealerweise als

Datenbank (d.h. mit elaborierten Retrievalmöglichkeiten) online zur Verfügung stünde, gelöst werden. Dessen Realisierung wurde eine hohe Priorität eingeräumt. Ob ein Gesamtregister auch in gedruckter Form erscheinen sollte, wurde leider nicht mehr diskutiert.

Als weitere – relativ schnell und einfach zu erstellende – Erschließungshilfe wurde eine chronologische Liste der Dokumente gefordert, die sowohl als gedruckte Liste pro Serie als auch als online verfügbare digitale Liste aller bisher publizierten Dokumente gedacht werden kann. Eine digitale Volltextedition ist für die meisten Tagungsteilnehmer höchstens ein “nice to have”, ein Supplement. Wichtig ist, dass man die Transkription der Dokumente auf Papier lesen und bearbeiten kann. Auch den Zugriff auf Digitalisate der Dokumente erachtet niemand als zwingend und unverzichtbar.

Ein letztes – wiederum völlig unbestrittenes – Desiderat an die AH stellt die vermehrte Bekanntmachung der Edition dar. Man könne sich nicht nur mit der Edition von Dokumenten zufrieden geben, man müsse das Produkt auch der Fachwelt und der breiten Öffentlichkeit besser ins Bewusstsein bringen. Die genannten online-Erschließungshilfen trügen zwar sicherlich dazu bei, reichen aber nicht aus. Unzweifelhaft gehöre auch die Präsenz des Editorenteams an Fachtagungen und die Publikation von Fachartikeln sowie allenfalls journalistischen Arbeiten dazu, ebenso eine vermehrte Zusammenarbeit mit den Universitäten, z.B. durch Anregung und Unterstützung studentischer Arbeiten und universitärer Lehrveranstaltungen mit dem Zurlaubenmaterial.

Das Editionsteam wird die Ergebnisse dieser Veranstaltung zusammen mit der begleitenden Kommission in der nächsten Zeit auswerten, über konkrete Umsetzungen befinden und zu gegebener Zeit an dieser Stelle über das weitere Vorgehen informieren.

## **Ausstellung “Zwölf Jahrhunderte Musik in Zürich”**

---

*Katharina Bruns (Zürich)*

Unter dem Titel *Zwölf Jahrhunderte Musik in Zürich* zeigte die Zentralbibliothek Zürich vom 7. Mai bis 2. Oktober 2007 in der Schatzkammer im Predigerchor zahlreiche Musikhandschriften und Musikdrucke, aber auch Porträts und andere Archivalien aus ihren reichhaltigen Beständen. Eingebettet in ihren jeweiligen historischen Kontext gestatteten sie den Ausstellungsbesuchern einen spannenden und einzigartigen Einblick in das Zürcher Musikleben des 8. bis frühen 20. Jahrhunderts. Neben einer chronologischen Ordnung, anhand derer die Besucher das Musikleben der vergangenen Jahrhunderte erfahren konnten, waren es auch thematische Gesichtspunkte, nach denen die Exponate arrangiert waren. Wurden in der einen Raumbälfte die für das Zürcher Musikleben der vergangenen 12 Jahrhunderte wichtigen Vertreter und bedeutsamen Werke vorgestellt – hier begegneten Namen wie Huldrych Zwingli, Caspar David Bachofen, Johannes Schmidlin, Wolfgang Amadeus Mozart, Hans Georg Nägeli, Anton Liste, Richard

Wagner oder Johannes Brahms –, rückten auf der gegenüber liegenden Seite solche Institutionen in den Vordergrund, die das Musikleben der Stadt geprägt und nachhaltig gestaltet haben, so etwa die verschiedenen Musikgesellschaften, das Aktientheater, die Tonhalle und das Opernhaus.

Mit Gründungsakten und Musikalien waren die alten Zürcher Musikgesellschaften *Zum Chorherrensaal*, *Ab dem Musiksaal* und *Zur Teutschen Schule* repräsentiert, die im 17. und 18. Jahrhundert bestimmend für das Musikleben Zürichs waren. Unter der Federführung der Gesellschaft *Zum Chorherrensaal* wurde 1765 im Grossmünster mit Grauns Passionsmusik *Der Tod Jesu* das erste öffentliche Chorkonzert in Zürich gegeben. Daneben veranstalteten die Gesellschaften Konzerte mit durchreisenden Virtuosen. Eines dieser Konzerte wurde 1766 von dem zehnjährigen Wolfgang Amadeus Mozart und seiner Schwester bestritten. Verschiedene Exponate wie historische Abbildungen von Casino, alter und neuer Tonhalle, Opernhaus und Aktientheater sowie Musikalien etwa von Hans Georg Nägeli, Anton Liste oder Conradin Kreutzer veranschaulichten zudem Zürichs aufstrebende öffentliche Musikpflege im 19. Jahrhundert. Von einschneidender Bedeutung für das Zürcher Musikleben war jedoch die Reformation. Sie brachte nicht nur das öffentliche Musikleben völlig zum Erliegen, sondern führte auch zur Zerstörung und Veräusserung wertvoller mittelalterlicher Musikhandschriften. Unter Huldrych Zwingli brach sie radikal mit den kirchlichen Traditionen: 1524 wurde der Priester- und Chorgesang abgeschafft, bald darauf auch das Orgelspiel verboten. 1727 erfolgte gar der Abbruch sämtlicher Orgeln in den Zürcher Kirchen. Dennoch war die vorreformatorische Zeit mit einzigartigen erhaltenen Stücken in dieser Ausstellung vertreten. So vermittelten liturgische Musikhandschriften des 8. bis 16. Jahrhunderts sowie die mit prächtigen und farbtintensiven Bildern geschmückte *Weltchronik* des Rudolf von Ems (um 1350) und der als Meisterwerk der hochgotischen Malerei bekannte *Rheinauer Psalter* (um 1250) – allesamt aus der ehemaligen Bibliothek des Benediktinerklosters Rheinau stammend – einen Eindruck von der vorwiegend in den Zürcher Kirchen gepflegten Musikpraxis. Eine für die lokale Kulturgeschichte Zürichs besonders wichtige Quelle ist hierbei der im 13. Jahrhundert entstandene *Liber Ordinarius* von Konrad de Mure mit zahlreichen Anmerkungen zur Liturgie im Grossmünster. Zu den Höhepunkten der Ausstellung zählten schliesslich der 1833 vom Zürcher Verleger Hans Georg Nägeli besorgte Erstdruck der Bachschen *h-Moll-Messe*, ein 1766 in Zürich entstandenes Mozart-Autograph (KV 33B), das in zwei Arbeitsphasen angefertigte Autograph der 4. *Symphonie* von Johannes Brahms, Wagners Reinschrift des Librettos zu *Siegrieds Tod* aus dem Jahr 1848 und die autographe Partitur von Philipp Christoph Kayser's *Scherz, List und Rache*.

Angeichts der Fülle der gezeigten Materialien wurde einmal pro Woche eine öffentliche Führung zu ausgewählten Themen durch die Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter der Musikabteilung angeboten, wie etwa *Richard Wagner im Zürcher Exil, Musikfeste im 19. Jahrhundert, Huldrych Zwingli und die Musik, Frauen im Zürcher Musikleben* oder *Der Goethe-Freund Philipp Christoph Kayser*. In der Verlängerungszeit der Ausstellung ab dem 16. Juli ergänzten drei jeweils am ersten Montag des Monats gehaltene Mittagsvorträge das Angebot, in denen die Aufführung von Carl Heinrich Grauns *Der Tod Jesu*



im Jahr 1765, der Erstdruck der Bachschen h-Moll-Messe von Hans Georg Nägeli und Johann Caspar Lavaters *Schweizerlieder* in den Vertonungen Johannes Schmidlins von 1769 näher beleuchtet wurden. Im Rahmen der Eröffnungs- und Schlussveranstaltung hatte man darüber hinaus Gelegenheit, ausgewählte Exponate nicht nur sehend, sondern auch hörend zu erleben. Im musikalischen Teil der Eröffnungsveranstaltung erklangen mit Auszügen aus Johann Caspar Bachofens *Musicalischem Halleluja* (1727), Johannes Schmidlins *Schweizerliedern* (1769) und Johann Heinrich Eglis *Liedern der Weisheit und Tugend* repräsentative Zeugnisse der reichen Liedproduktion des 18. Jahrhunderts. Die Finissage widmete sich mit Kammermusik und Liedkompositionen von Philipp Christoph Kayser, Wolfgang Amadeus Mozart und Franz Xaver Schnyder von Wartensee musikalisch der Wende zum 19. Jahrhundert. Eine zur Ausstellung veröffentlichte CD anstelle eines gedruckten Katalogs macht mit verschiedenen Ersteinspielungen von Kompositionen ab 1500 die gezeigten Musikalien auch über das Ausstellungsende hinaus hörbar.

Die CD zur Ausstellung: *Musik in Zürich 1500–1900*, GUILD GMCD 7312.

## **Dauerausstellung im Orts- und Anna Göldi Museum, Mollis**

---

Das Orts- und Anna Göldi Museum wurde 1975 gegründet und gehört der Gemeinde Mollis. Es beherbergt eine wachsende Sammlung von Dokumenten, Fotografien und Exponaten zur Geschichte und Entwicklung des Dorfes Mollis, seiner Einwohner, ihres Lebens und ihrer Arbeit. Anlässlich des 225. Todesjahres von Anna Göldi (1734-1782), der ‐letzten Hexe Europas‐, wurde am 22. September 2007 im Ortsmuseum Mollis die Anna Göldi-Dauerausstellung eröffnet, die sich mit dem damals wie heute Aufsehen erregenden Hexenprozess gegen Anna Göldi befasst. Karten, Stiche, Prozessakten, Bücher etc. geben Einblick in das traurige Schicksal der Anna Göldi. Die Ausstellung präsentiert auch einen nachgebauten Kerker, in dem die Angeschuldigte inhaftiert gewesen sein könnte. Ein Seilzug samt Ketten und Gewichtssteinen erinnert daran, wie man Anna Göldi das Geständnis abgepresst hat.

Anna Göldi wurde in Glarus hingerichtet, die schönsten Jahre ihres Lebens verbrachte sie in Mollis. Im stattlichen Zwickyhaus, einem der Wahrzeichen von Mollis, lebte und arbeitete sie sechs Jahre lang. Das Museum steht in unmittelbarer Nähe ihres damaligen Heims. Das Museum befindet sich in einem von Zeugherr Caspar Schindler 1786/87 erbauten Hof (Architekt: Conrad Schindler). Neben der Dauerausstellung gibt es regelmässig Wechselausstellungen zu verschiedenen Themen und Persönlichkeiten: so z.B. in den letzten Jahren zu Glarean, altem Handwerk, dem Flugplatz Mollis etc.

Adresse: Orts- und Anna Göldi Museum, Steinackerstrasse 4, im Altersheim Hof, 8753 Mollis. Öffnungszeiten: Dienstag, Samstag, Sonntag 15-17 Uhr, oder auf Anfrage. Kontakt: Marianne Nef, Mollis, Präsidentin: 055/6123860 oder per Email: marianne.nef@bluewin.ch. Siehe auch: [www.annagoeldin.ch](http://www.annagoeldin.ch)

### **“Call for Papers”: Praktiken des Wissens und die Figur des Gelehrten im 18. Jahrhundert. Internationaler Kongress anlässlich des 300. Geburtstages von Albrecht von Haller (1708-1777). Universität Bern, 14.-17. Oktober 2008.**

---

Wissen ist eine zentrale Kategorie zur Beschreibung der neuzeitlichen Gesellschaft geworden. Die Entwicklung des Wissens steht in einer dynamischen Wechselbeziehung mit dem Wandel in Gesellschaft, Ökonomie und Kultur. Dabei sind es nicht nur die Inhalte, sondern ganze Wissenskulturen, die sich ändern und neu entstehen. Neben tradierte Denkkategorien treten neue Überzeugungen und Methoden. Die Wissensproduktion findet statt im Rahmen von institutionellen, sozialen und politischen Bedingungen unterschiedlichster Art. Der Kongress nähert sich diesem komplexen Gebilde der Wissenskultur, indem sie die Gelehrten als massgebliche Akteure ins Zentrum stellt. Zu fragen ist, warum, wie und zu welchen Zwecken Gelehrte im 18. Jahrhundert Wissen sammeln, produzieren, kritisieren, propagieren, verbreiten und umsetzen. Sie interessieren im Hinblick darauf, welche Rollen sie einnehmen, welche Bilder sie von sich selbst vermitteln und wie sie wahrgenommen werden.

Haller ist als Dichter und Gelehrter, Sammler und Experimentator, Enzyklopädist und Spezialforscher, Universitätsprofessor und Magistrat, Gesellschaftspräsident und Korrespondent, profilierter Autor und mächtiger Rezensent, moderner Forscher und orthodoxer Christ eine paradigmatische Figur, in der sich zahlreiche Problemlagen und Entwicklungen der Wissenskultur des 18. Jahrhunderts spiegeln. Dem Berner Universalgelehrten soll zwar besondere Beachtung geschenkt werden, doch ist er nicht das zentrale Kongressthema; vielmehr ist sein 300. Geburtstag der Anlass, sich allgemein mit den Praktiken des Wissens und der Figur des Gelehrten im 18. Jahrhundert auseinanderzusetzen.

Der Kongress widmet sich in sechs Sektionen folgenden Bereichen:

1. Aufsteigen und fortkommen: Sozialtopographie der Gelehrten, wo und wer sie sind, Karrieren, Ansehen, Erfolg, Patrone und Diener in der Gelehrtenrepublik etc.
2. Lesen und urteilen: Formen der Lektüre und Wissensaneignung, der Gelehrte als kritische Instanz, Rezensionswesen etc.
3. Drucken und kommunizieren: Strategien der Vermittlung und Verbreitung, Austausch in- und ausserhalb der Gelehrtenwelt etc.
4. Beobachten und experimentieren: Forschungspraxis zwischen Kompilation, Theorie und Experiment, im Labor, der Akademie und der Gelehrtenstube etc.
5. Beraten und dienen: der Gelehrte im Dienste des Staatswohls, sowohl als beigezogener Experte und Beamter, wie auch als Bürger und Magistrat etc.

6. Wahrnehmen und reagieren: der Gelehrte in Auseinandersetzung mit den aktuellen Strömungen seiner Zeit (Pietismus, Aufklärung, Patriotismus/Republikanismus etc.): welche nimmt er wahr, welche blendet er aus, wie engagiert er sich etc.

Die Impulsreferate zu den einzelnen Sektionen geben Hans-Erich Bödeker (Göttingen), Laurence Brockliss (Oxford), Lorraine Daston (Berlin), Jeanne Peiffer (Paris), Justin Stagl (Salzburg), Kurt Wüthrich (Zürich/La Jolla, Nobelpreis 2002) und Simone Zurbuchen (Fribourg). Jede Sektion besteht aus fünf Referaten sowie genügend Zeit zur Diskussion.

Die 25-minütigen Referate müssen sich einem Sektionsthema zuordnen lassen. Sie können von einzelnen Gelehrten ausgehen, dürfen diese aber nicht isoliert betrachten, sondern sollen sie in den Kontext einer allgemeinen Fragestellung einordnen. Die Tagungssprachen sind Deutsch, Französisch und Englisch. Die Organisatoren übernehmen die Kosten für Reise, Unterkunft und Verpflegung der geladenen Referentinnen und Referenten. Ein Abstract des geplanten Referats (max. 2 Seiten) ist einzusenden bis zum 31. Januar 2008 an: Hubert Steinke, Institut für Medizingeschichte, Bühlstrasse 26, 3012 Bern, [hubert.steinke@mhi.unibe.ch](mailto:hubert.steinke@mhi.unibe.ch).

Weiterführende Informationen unter [www.haller300.ch](http://www.haller300.ch).

Die Tagung wird veranstaltet vom Historischen Institut und dem Institut für Medizingeschichte der Universität Bern, in Zusammenarbeit mit der Schweizerischen Gesellschaft für die Erforschung des 18. Jahrhunderts (SGEAJ), der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und Naturwissenschaften (SGGMN), der Naturforschenden Gesellschaft in Bern (NGB) und der Akademie der Naturwissenschaften Schweiz (SCNAT). Organisation: André Holenstein, Hubert Steinke, Martin Stuber.

## **Mitgliederversammlung der SGEAJ / Assemblée Générale de la SSEDs**

Donnerstag, 16. Oktober 2008, 12-14 Uhr

Die Mitgliederversammlung wird im Rahmen des Internationalen Kongresses "Praktiken des Wissens und die Figur des Gelehrten im 18. Jahrhundert" anlässlich des 300. Geburtstages von Albrecht von Haller (1708-1777) durchgeführt, der vom 14. bis 17. Oktober an der Universität Bern stattfindet. Die Mitglieder der SGEAJ sind zur Teilnahme am Kongress herzlich eingeladen. Weitere Informationen unter: [www.haller300.ch](http://www.haller300.ch).

## Nachwuchskolloquium / Colloque de la relève dix-huitiémiste

---

Freitag, 31. Oktober 2008, Bern / Vendredi, 31 octobre, à Berne

Unter dem Titel "Die Aufklärung und ihre Verantwortung für die Zukunft" organisiert der Vorstand zum ersten Mal ein Nachwuchskolloquium. Damit soll Doktorandinnen und Doktoranden an Schweizer Universitäten der Romandie und der Deutschschweiz die Möglichkeit geboten werden, ihre laufenden Arbeiten untereinander zu diskutieren und zu vernetzen. Eine "Einladung zur Teilnahme" wird Anfang 2008 auf der neuen Webseite der Gesellschaft ([www.sgeaj.ch](http://www.sgeaj.ch)) publiziert und durch das Netzwerk der Universitäten verbreitet. Interessentinnen und Interessenten, welche die Einladung direkt zugeschickt erhalten möchten, wenden sich bitte bereits jetzt an die Präsidentin der Gesellschaft: [simone.zurbuchen@unifr.ch](mailto:simone.zurbuchen@unifr.ch).

Sous le titre "Les Lumières et leur responsabilité pour l'avenir" le Comité de la SSEDs organisera pour la première fois un colloque de la relève dix-huitiémiste. Le but principal est de permettre aux doctorantes et aux doctorands des Universités suisses de la Romandie et de la Suisse alémanique de discuter et de mettre en réseau leurs travaux en cours. Une "Invitation à participation" sera publiée au début de l'année prochaine sur le nouveau site web de la Société ([www.sgeaj.ch](http://www.sgeaj.ch)) et distribuée plus largement par les réseaux universitaires. Les personnes intéressées, qui souhaitent recevoir l'invitation par courrier personnel sont priées de s'adresser dès maintenant à la présidente de la Société: [simone.zurbuchen@unifr.ch](mailto:simone.zurbuchen@unifr.ch).

## "Call for Papers": ISECS International Seminar for Junior Eighteenth Century Scholars 2008

---

The International Society for Eighteenth-Century Studies (ISECS) invites applications from scholars in all fields of eighteenth-century studies within the context of a one-week International Seminar for Junior Eighteenth-Century Scholars. In 2008, the meeting will be co-organized by the Czech National Society for Eighteenth-Century Studies and the Faculty of Arts of the University of Pardubice. The seminar will be held from Monday the 8<sup>th</sup> to Friday the 13<sup>th</sup> of September 2008 in Pardubice (Czech Republic), under the direction of Milena Lenderova (University of Pardubice).

The theme proposed is "Friendship, Conviviality, Hospitality". This may be taken to refer to family networks and relationships within the couple and between generations, subjects which have had new light shed upon them in the past twenty years thanks to new research by anthropologists, historians and demographers on the image of the family in the Eighteenth Century.

However, from the moment of birth to that of death, intermediaries have never been lacking between the family and the rest of society, be they people, practices, places of sociability or institutions. Firstly the family knew how to delegate certain of its roles: the use of wet nurses, for example, was democratised during the Eighteenth Century. Other subjects of inquiry may include apprenticeship, school, or the voyage of initiation and training reserved for the privileged classes – the Grand Tour. All of these forms of socialisation, from the most humble to the most prestigious, bring into question the notions of friendship, conviviality and hospitality in the Eighteenth Century.

Specific places of sociability such as the salon, the café, the inn or even the learned academy, as well as the forms of writing to which these places lent themselves, correspondance, personal diaries, travel journals, may all be subjects of study.

Travel and accommodation: Travel and hotel assistance will be provided (in part or in full) by the organizers. Lunch will be served on site; the cost of evening meals is covered by participants.

Submission of Proposals: The seminar is limited to 15 participants. The proposals (approx. 2 pages, single-spaced) should be based on an original research project (e.g. a doctoral dissertation) that deals with one of the aspects mentioned above. Because this is a seminar rather than a conference, each participant will be given approximately one hour to present the texts and questions that will then form the basis of a group discussion. Preference will be given to scholars who are at the beginning of their academic career (PhD or equivalent for less than six years). The official languages are French and English.

Applications should include the following information:

- a brief *curriculum vitae* with date of PhD (or equivalent)
- a list of principal publications and scholarly presentations
- a brief description of the proposed paper (approx. 2 pages, single-spaced)
- one letter of recommendation

The deadline for abstracts is March 28, 2008. Applications should be sent either by mail or by e-mail to one of the following addresses:

milena.lenderova@upce.cz or pardubice.doktorandi@seznam.cz or  
jiri.kubes@upce.cz

Milena Lenderova, Faculty of Arts, Univerzita Pardubice, Studentska 84, 53210 Pardubice 2, Czech Republic.

### Rezensionen / Recensions

---

Pierre BAYLE: *Correspondance de Pierre Bayle. Tome V: Août 1684-fin juillet 1685. Lettres 309-450*. Publ. et annotées par † Elisabeth Labrousse et Antony McKenna, Laurence Bergon, Hubert Bost, Wiep van Bunge, Edward James, Anne Leroux, Caroline Verdier, Fabienne Vial-Bonacci, avec la collaboration d'Eric-Olivier Lochard. Oxford: Voltaire Foundation 2007. xiii-512 p., ill., portr..

On a dans ce copieux volume la correspondance de Bayle à l'époque du premier essor des *Nouvelles de la République des lettres*, le périodique mensuel lancé par lui en mars 1684. Le papillon est définitivement sorti de la chrysalide! Pour mesurer l'importance de la mue, une simple comparaison suffit. Dans le premier tome de la *Correspondance*, qui allait de 1662 à 1674, les correspondants de Bayle étaient au nombre de six et trois d'entre eux n'étaient autres que son père Jean et ses deux frères Jacob et Joseph. Le présent tome cinquième, qui n'embrasse pourtant que douze mois, contient les lettres d'une soixantaine de correspondants et sur un total de 141 lettres, trois seulement sont familiales: une dernière lettre est adressée à Pierre Bayle par son père Jean Bayle, qui va s'éteindre au Carla en mars 1685, et deux lettres sont échangées entre Jacob et Pierre Bayle, au sujet notamment des dettes laissées à sa mort par leur pauvre frère Joseph. En revanche, l'Europe entière est entrée dans la correspondance du novelliste de la République des Lettres. En France, Bayle conserve ses informateurs du côté huguenot, tant à Paris (avec François Janiçon, Daniel de Larroque, Frémont d'Ablancourt et le pasteur de Charenton Pierre Allix) qu'en province (avec Jacob Spon à Lyon et les frères Basnage à Rouen), mais il entretient également d'utiles relations dans le monde catholique et jusqu'au sein de l'Académie française, grâce à Isaac de Benserade, Cureau de La Chambre, l'abbé de La Roque et le fameux Nicolas Malebranche, très satisfait de voir Bayle prendre son parti dans sa grande querelle théologique avec Antoine Arnauld. La diaspora huguenote lui fournit des correspondants à Lausanne (Elie Merlat), à Heidelberg (Jacques Lenfant), à Berlin (Jacques Abbadie), à Hambourg (Pierre Méherenc de La Conseillère), à Londres (où Denis Papin, Cluver et Faulcon viennent s'ajouter à Thomas Molyneux et au fidèle Henri Justel) et naturellement aux Pays-Bas, avec Marie de Saint-Glen, César Caze et le grand Jean Le Clerc à Amsterdam, Combemont de Vèze, Jean-Baptiste de Rocolles et Jean Rou à La Haye, Charles Dreincourt, Etienne Lemoyne et Frédéric Spanheim à Leyde, Jacques Du Rondel et Paul Du Ry à Maastricht. Désormais, on trouve aussi quelques authentiques Néerlandais parmi les correspondants de Bayle, le savant Cuperus à La Haye, Theodor Jansson van Almelooven à Rotterdam. Graevius à Utrecht, qui tous trois écrivent en latin, le pasteur de Haarlem Lambert Groen, qui s'adresse à lui en français. A Genève, du côté de l'Académie, Bayle continue d'être en relations avec Vincent Minutoli, son correspondant depuis 1672, ainsi qu'avec Jean-

Robert Chouet et Louis Tronchin. Tandis qu'à Coppet, le comte Frédéric de Dohna lui reste fidèle, son successeur dans la place de précepteur des petits Dohna, le médecin genevois Jean-Jacques Manget, devenu le co-auteur avec Jean Le Clerc d'une *Bibliothèque anatomique* de haut vol, se rappelle à son bon souvenir. Un autre médecin genevois, Dominique Beddevole, lui adresse presque simultanément ses *Essais d'anatomie* promis eux aussi à un certain succès. Bayle est désormais connu en effet pour la qualité de son œuvre de journaliste et de divers côtés, des livres lui sont envoyés par des auteurs qui espèrent retenir son attention et mériter une recension dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. Au demeurant, Bayle continue de suivre avec vigilance l'actualité philosophique et littéraire (la fameuse 'affaire Furetière' de l'Académie française, notamment) sans négliger pour autant l'actualité politique, surtout en ces derniers mois de survie de l'Edit de Nantes, où les dragonnades se multiplient et où les Huguenots se déchirent en d'âpres controverses sur la conduite à tenir face à la 'France toute catholique' et à son Roi, qui est aussi le leur.

Ce volume, dédié à la mémoire d'Elisabeth Labrousse comme les trois précédents, fait honneur comme eux à la fondatrice des études bayliennes. Le texte des lettres est établi selon les principes les plus sains, l'annotation n'est jamais envahissante. Les lettres sans signature sont restées anonymes et un seul correspondant, qui signe Dulignon, n'a pas été identifié: on aurait pu se demander pourtant s'il ne s'agissait pas de ce Jacques Bibaud du Lignon, mort à Paris en 1702, mais huguenot de bonne souche (*France protestante*<sup>2</sup>, II, 543) ou de cet autre Jacques Bibaud du Lignon, réfugié en Suisse, qui fut avec Louis Bourguet l'un des fondateurs de la *Bibliothèque italique* en 1725 (*Dictionnaire des journalistes*, II, 142).

Jean-Daniel Candaux (Genève)

*BONSTETTIANA. Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises. Elfter Band: 1811-1817. Teilband XI/1: 1811-1817. Noviziat in Hyères. Das Eiserner Zeitalter. Neue Weltordnung; Teilband XI/2: 1814-1817. Les Cent-Jours. Pensées sur le bien public. L'été 1816 à Coppet. Herausgegeben und kommentiert von Doris und Peter Walser-Wilhelm. Lektorat: Regula Walser. Göttingen: Wallstein 2007. 2 Teilbände, zus. 984 S., 72 Abb..*

“Ou sont vos ges/ners d'aujourd'hui, ou vos Lavatters ou Bodmer?” fragt Bonstetten am 28. Oktober 1812. Oberflächlich betrachtet klingt dies einigermaßen elegisch, ganz so, als fühle sich der Mann von siebenundsechzig Jahren allein einer doch längst untergegangenen Epoche verbunden. In Wahrheit war derselbe Mann im selben Jahr nach Südfrankreich, nach Hyères, aufgebrochen, um mit ihm lästig gewordenen (Lebens-)Gewohnheiten zu brechen – “et me dévieillir”, wie er schrieb. Fraglos ein kühnes Unterfangen, diese umfassende Verjüngungskur; ein Vorhaben zudem, das wohl nur der auf sich nimmt, der sich noch nicht dem ‚alten Eisen‘ zugehörig fühlt und mit Interesse in eine ungewisse, gewiß aber unruhige Zukunft schaut. Im jüngst erschienenen elften Band der zügig voranschreitenden *Bonstettiana*-Edition läßt sich die ganze Ambivalenz des

hochgradig beunruhigten, im Innersten aufgewühlten und dennoch irgendwie optimistischen Napoleon-Zeitalters auf eindrückliche Weise nachvollziehen. Das prägende, immer wieder aber auch zwischen den Zeilen sozusagen hervorscheinende Thema der Diskurse ist dabei ganz offenkundig die Zeitgenossenschaft in einem emphatischen Sinne, als die mehr oder weniger aktive Teilhabe des Individuums an den Ereignissen der großen Welt nämlich. Ein Thema, das denkenden Menschen angesichts der nachrevolutionär-verwirrenden Zeitläufte durchaus zu denken geben konnte. Wie unterschiedlich sich zudem solche bewußte Zeitgenossenschaft ausdeuten ließ, mag der Vergleich mit Johann Wolfgang Goethe, dem Bonstetten vier Lebensjahre voraus hatte, zeigen. Als dieser von recht abgeklärter Warte aus mit satter Ironie, aber durchaus nicht zu unrecht, gegenüber Eckermann feststellte: "Als ich achtzehn war, war Deutschland auch erst achtzehn. Da ließ sich noch etwas machen; aber jetzt wird unglaublich viel gefordert und es sind alle Wege verrannt" (15. Februar 1824), hatte sich der Patriot Bonstetten bereits elf Jahre zuvor schon veranlaßt gesehen, sorgenvoll und nachhaltig irritiert in die politische Zukunft seiner Heimat zu blicken: "Die Schweiz ist mir ganz fremd geworden. Alles ist da anders, und die Zeit und ganz neue Aussichten die Ich mir gemacht habe, haben alles in meinen Augen entstellt oder umgeformt [...]" (an Füssli, 10. November 1813). Die elementare Furcht, aus der Zeit zu fallen, im allumfassenden Wandel die individuelle Kontinuität nicht mehr wahren zu können, und so als Fossil hineinzuragen in ein fremdes Zeitalter, bedrückte Bonstetten jedenfalls sichtlich mehr als Goethe, der sich sehr viel umfassender als dieser zum Repräsentanten des eigenen, eben seines Zeitalters stilisiert hatte. Solche Meta-Themen, zu denen unbedingt auch das Verhältnis der Geschlechter zueinander zu zählen ist, das sich auf immer wieder neu faszinierende Weise in den Briefen an Friederike Brun und Mme. de Staël dokumentiert findet, bieten insbesondere dem Mentalitätshistoriker vielfältige Anreize zur Lektüre der Bände. Damit natürlich nicht genug: Das inhaltliche Spektrum des Textcorpus läßt sich, ganz grob gesagt, im wesentlichen drei großen Bereichen zuordnen, deren Gesamtheit ein feindifferenziertes Epochenpanorama konstituiert. Der wohl wichtigste dieser Bereiche ist – wie erwähnt – die Politik mitsamt ihrem mächtigsten Akteur: Napoleon, den man im Freundeskreis fasziniert, aber durchaus kontrovers beurteilte (569ff.). Zentral sind daneben naturgemäß Kultur und Literatur im weitesten Sinne, die Geisteswelten des Autors, dessen Alterswerk in dieser Phase im Entstehen begriffen ist. Daß er neben seinem tiefgehenden Politikverständnis auch über ein ausgesprochen feines Sensorium für den sich signifikant weniger spektakulär vollziehenden kulturellen Wandel verfügte, zeigt ein Brief vom 24. November 1812, den er im Blick auf das im Spätsommer des Jahres stattgehabte Musikfest der Schweizerischen Musikgesellschaft verfaßte: "Die Schweiz ist zum Erstaunen musikalisch; alle Musiker von allen Kantonen versammeln sich jährlich alle in einer Stadt" (255), heißt es dort knapp. Bedenkt man, daß solche Treffen, gerade im reformierten Umfeld, alles andere als selbstverständlich waren, und daß es erst der spektakulären Trauerfeier für den verstorbenen Lavater im Grossmünster bedurft hatte, um – zu Beginn des 19. Jahrhunderts (!) – die Zürcher Musiker temporär zu einem Orchesterverband zu verschmelzen, daß es darüber hinaus praktisch keinerlei institutionellen Rahmen für derartige Aktivitäten gab, beginnt man zu ermessen, wie sich



der Wandel der Zeit in dieser Epoche auch vollziehen konnte: evolutionär zwar, aber im Schnecken tempo. Der Zeitzeuge Bonstetten jedenfalls registrierte solchen Wandel genauso sensibel wie zuvor die großen politischen Umwälzungen. Schlichtweg zum Lesen schließlich und drittens laden die, im Vorübergehen gleichsam, gewährten Einblicke in das soziale Leben ein. Anhand etwa der Reise-Impressionen zuhauf enthaltenden Briefe an Friederike Brun läßt sich Manches über die zeittypischen Interessen für bestimmte Altertümer und Kunstwerke lernen, aber auch über die mit solchem Kunstgenuß zwingend verknüpften Risiken des Südens (wie z. B. das "gelbe Fieber"). Daneben wird des Autors Gesundheitszustand immer wieder thematisiert und derart zum aussagekräftigen Beleg einer sublimierten, Wort gewordenen (und von Bonstetten offenbar gern kultivierten) Selbstwahrnehmung: "Ich sehe ganz blühend aus, und doch werde ich nicht fett" (45). Fett wurde man übrigens auch nicht, sondern allenfalls satt, von der mehrfach erwähnten Rumford-Kraftsuppe, einem Graupen-Eintopf, den man aufgrund seiner Rezeptur heute wohl eher der Slow-Food-Bewegung als dem damaligen frommen Zweck der Armenspeisung zuordnen würde. Kurzum: da sich vom Ehevertrag (108ff.) bis zu Hinweisen auf internationale Geldgeschäfte und Zweifeln an der Geldwertstabilität (268) eine unvorstellbare Fülle farbiger Details einer auch damals schon ziemlich bunten Welt versammelt findet, sind der wißbegierigen Annäherung an Bonstetten, sein Umfeld und sein Zeitalter – seitens des 'einfachen' Lesers oder des Wissenschaftlers – praktisch keinerlei Grenzen gesetzt. Was nicht zuletzt wohl damit zu tun hat, daß die verdienstvollen Herausgeber in bewährter Manier wiederum alles in ihren Kräften stehende unternommen haben, um Verständnishürden aus dem Weg zu räumen und Wissensdefizite durch durchweg informative, niemals aber redundante Kommentare zu beseitigen. Der knappen Einleitung folgt eine konzise Übersicht über zentrale Briefkontakte Bonstettens, die in diesem Zeitraum insbesondere mit Friederike Brun, Mme. de Staël und Jean Charles-Léonard Simonde de Sismondi gepflegt wurden (XVI). Die Spuren der Wiederaufnahme der zumeist politisch ausgerichteten, komplexen publizistischen Tätigkeit dieser Jahre werden anhand einer kommentierten Graphik veranschaulicht, den "Fährten des Schreibens" (XXI), die die Vielzahl wie die thematische Breite seiner Interessen mitsamt der Genese der Texte dokumentiert. Fazit: ausführliche Zeittafeln und Register, angemessene Illustrationen, und – vor allem – ebenso kompetente wie interessante Kommentare und Hinführungen ermöglichen die mühelose und schnelle Orientierung des in fünf Großkapitel gegliederten und um einige Nachträge ergänzten Bandes. Daß damit zugleich der Einstieg in das reichlich unübersichtliche Gelände der europäischen Zeitgeschichte und der mit ihr vielfältig verstrickten persönlichen Werdegänge von Intellektuellen beträchtlich erleichtert wird, ist das herausragende Verdienst der Bearbeiter.

*Anett Lütteken (Bern)*

Andreas BÜRGI: *Relief der Urschweiz. Entstehung und Bedeutung des Landschaftsmodells von Franz Ludwig Pfyffer*. Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung 2007. 231 p., ill.

Bereits 1997 erklärte Christine Buci-Glucksmann den kartographischen Blick zu einer Metapher der zeitgenössischen Kunst, seit Jahren sorgt der Münchner Künstler Stephan Huber mit seinen leuchtend weissen Gipsreliefs der Alpen international für Aufsehen und 2004 setzte der aktuelle *Atlas der Schweiz 2.0* neue Standards, da er nicht nur eine zweidimensionale Karte ist, sondern ein am Computer generiertes dreidimensionales Datenmodell, mit dem sogar Nebelfelder in Bergtälern simuliert werden können. Im selben Jahr erweiterte das amerikanische Unternehmen Google sein Internetangebot mit dem Modul Google Earth, das virtuelle Flüge über die Landschaft wie den Vierwaldstätter See ermöglicht, und im letzten Jahr erschienen zwei wichtige Publikationen zu den Schweizer Geländerelevs inklusive eines Bestandskatalogs, dem in diesem Jahr im Alpinen Museum Bern die Ausstellung "Berge bauen" zu den Reliefmodellen aus der Werkstatt von Xaver Imfeld (1853–1909) folgte.<sup>1</sup> Ebenfalls 2004 fand erstmals eine internationale Tagung zur Bedeutung des Reliefs vom 16. Jahrhundert bis heute statt, die auch als Diskussionsforum für die vorliegende Publikation wichtig war.<sup>2</sup> Keine Frage: Kartographie und Landschaftsmodell haben momentan Konjunktur. Die Gründe für die neu erwachte Begeisterung sind jedoch nicht nur in den neuen digitalen Bildwelten zu suchen. Zu bedenken gilt es gleichzeitig, dass die Kartographie für die Herausbildung eines schweizerischen Nationalgefühls von zentraler Bedeutung war. Dazu gehört ebenfalls das Relief der Urschweiz des Luzerner Generals Franz Ludwig Pfyffer von Wyher (1716–1802), das dieser ab den 1740er Jahren bis 1786 baute. Es ist ein Glücksumstand, dass es im Gletschergarten Luzern die Zeitläufe überstand.

Das Relief ist das erste bekannte Landschaftsrelief Europas und stellt ein Territorium von insgesamt 3500 Quadratkilometern dar. Zu sehen ist die Region um den Vierwaldstätter See und Luzern. Im 18. Jahrhundert gab man sich bei Pfyffer die Klinke in die Hand. Das Relief gehörte zu den wichtigsten Sehenswürdigkeiten der Schweiz. Ab den 1790er Jahren verlor es an Bedeutung und war um 1850 fast gänzlich vergessen.

Bürgis akribische Beschäftigung mit dem Relief und seinem Erbauer sorgt für so manche positive Überraschung. Die wichtigste betrifft die Exaktheit der Berechnungen Pfyffers. Der General hatte sich allein um durchschnittlich 354 Meter in der Höhe und 76 Meter in der Vertikalen vermessen. Das entspricht einer Abweichung von nur 29,6 beziehungsweise 6,8 Millimetern im Modell! Doch die Publikation brilliert nicht nur mit solchen für die Geschichte der Kartographie wichtigen Ergebnissen. Bürgi bemüht sich ausserdem, das Relief unter den sozialen und mentalitätsgeschichtlichen Rahmen-

<sup>1</sup> Christine Buci-Glucksmann: *Der kartographische Blick in der Kunst*. Berlin 1997; Toni Mair und Susanne Grieder: *Das Landschaftsrelief. Symbiose von Wissenschaft und Kunsthandwerk. Mit Schweizer Reliefkatalog*. Baden 2006, sowie Madlena Cavelti Hammer u.a. (Hrsg.): *Xaver Imfeld (1853-1909). Meister der Alpentopografie*, Ausst.-Kat. Historisches Museum Obwalden. Sarnen 2006.

<sup>2</sup> Andreas Bürgi (Hrsg.): *Europa Miniature. Die kulturelle Bedeutung des Reliefs, 16.-21. Jahrhundert* (= *Studies on alpine history*, Bd. 4). Zürich 2007.

bedingungen der Zeit zu sehen. Dabei wird überzeugend die Doppelrolle Pfyffers als erkonservativer Verfechter der Macht einer kleinen Patrizieroligarchie in Luzern und seines überregionalen Rufs als Patriot des aufgeklärten Zeitalters dargestellt.

Die beiden ersten Kapitel (S. 25-76) beschäftigen sich mit dem Leben Pfyffers, ehe das dritte (S. 77-157) das Relief zum Gegenstand hat und schliesslich ein viertes Kapitel (S. 159-187) Pfyffers Leben bis zu seinem Tod 1802 verfolgt. Der Rezeptionsgeschichte des Reliefs ist das fünfte (S. 189-203) und letzte Kapitel gewidmet. Die Arbeiten zum Relief müssen bereits in den 1740er Jahren begonnen haben und nicht, wie bisher behauptet, im Jahr 1762. Eingehend wird Pfyffers Vermessungsmethode im Gelände diskutiert, so das zentrale Problem der Basismessung. Es entstand ein Netz aus trigonometrischen Dreiecken, das Grundlage für eine erste genaue Bestimmung der Berge, Landmarken und Geländeformen der Schweiz war. Noch 1754 hatte Micheli du Crest von 40 Bergen allein fünf richtig benannt! Schliesslich wurden die Binnenflächen der konstruierten Dreiecke durch das sogenannte "Vorwärtseinschneiden" erschlossen. Dabei wurde die Position von Häusern, Bachläufen, Wegen, Kreuzungen, Kirchtürmen, Ortschaften, Schluchten und Wäldern durch Richtungs- und Winkelberechnungen festgehalten. Auf dieser Grundlage entstand das dreidimensionale Modell, dessen Unterbau zur allgemeinen Überraschung der Restauratoren aus einer Vielzahl von Hölzern, Holzkohle, Ziegelsteinbruchstücken, einem Gips-Sand-Gemisch oder Scherben von Porzellan besteht. Nur die sichtbare Oberfläche wurde durch koloriertes Wachs modelliert.

Musste das Relief aus Sicht Pfyffers im Verlauf der Jahrzehnte zu einem Symbol des Machterhalts einer konservativen Patrizieroligarchie in Luzern werden, die mit Frankreich in engem Bündnis stand, bleibt die Frage, welche Faszination das Relief auf die Reisenden ausübte. Die Antworten, die Andreas Bürgi gibt, sind einleuchtend. Er verortet das Relief im Kontext der Begeisterung der Zeit für visuelle Apparaturen wie das Panorama und unterscheidet es gleichzeitig davon durch die Multiperspektivität des Blicks, einem wesentlichen Vorteil des Reliefs. So konnte sich der Betrachter binnen Sekunden auf diesem oder jenem Berg wähen, Täler und Schluchten problemlos durchwandern. Der Blick auf das Relief ähnelte dem Ausblick aus dem Heissluftballon, einer ebenfalls begeistert aufgenommenen Erfindung der Zeit. Das Relief ermöglichte – so Bürgi – "seinen Betrachtern eine virtuelle Ballonfahrt" (S. 141).

Für den Historiker ist es etwas bedauerlich, dass der äusserst instruktive Text leider keine Transkription der handschriftlichen Korrespondenz Pfyffers im Anhang enthält, womit wichtiges Quellenmaterial für die weitere historische Forschung zugänglich wäre. Dies mindert jedoch nicht die Bedeutung des Buches. Schliesslich sei erwähnt, dass die ansprechende Gestaltung sich eher für ruhige Abendstunden am heimischen Schreibtisch eignet als für lange Zugfahrten, da das breite Panoramaformat es fast zwingend voraussetzt, viel Platz zu haben bzw. ohne Nachbarn zu reisen.

*Tobias Pfeifer (Bern)*

Isabelle et Charles-Emmanuel de CHARRIERE: *Correspondances et textes inédits*. Edition critique par Guillemette Samson et Jean-Daniel Candaux, avec les contributions de Jeroom Verduyse et Dennis Wood. Paris: Honoré Champion Editeur 2006. 417 p.

Deux décennies après la publication des *Œuvres complètes d'Isabelle de Charrière* (Amsterdam, G.A. van Oorschot, 1979-1984, 10 volumes), les auteurs ont réuni textes de fiction et correspondances mis au jour dans l'intervalle. Ils ont réussi par là à offrir un complément aux très actives recherches charriéristes et un livre en soi aux amateurs, par la réunion des échanges épistolaires de Charles-Emmanuel de Charrière.

Quatre fragments d'inégale longueur et importance, tardifs dans la production de la Dame du Pontet, ouvrent l'ouvrage. *Quadam in Urbe Graeca erat [Il y avait dans une certaine ville de Grèce]* et *Deux frères* prolongent les aspects éducatifs de l'œuvre et s'appuient sur des figures antithétiques: Espiègle et Soigné; Charles et Albert. *Comment exprimer ma pensée*, vraisemblablement le fruit d'une collaboration entre Isabelle de Charrière et Benjamin Constant, comporte une interrogation très moderne sur les mots et un tableau implicite de la société du Directoire. Le personnage du jeune Le Clerc permet de dénoncer les pièges du langage et le masque des bienséances. *Des auteurs et des livres*, réflexion partie d'une remarque de Denis Diderot, fustige la montée de l'autobiographie, une des caractéristiques de l'évolution littéraire: "Hommes, femmes vous tous qui savez écrire, laissez là un vain amour propre" (p. 56).

La correspondance de Madame comprend une trentaine de lettres inédites ou de résumés de lettres connues seulement par des catalogues de mises aux enchères. Elle ne peut se lire que dans la continuité de la correspondance générale des *Œuvres complètes*. Quatre lettres à Marie Poupert remontent aux années 1762-1764: un échange de coquettes voire de mauvaises langues, rattrapé par la mention des lectures (Haller, La Beaumelle, Gessner) et d'un premier apprentissage de l'anglais. Après la fascination pour la Corse indépendante de Paoli (lettre à James Boswell), l'essentiel se situe entre 1788 et 1803. Dans cette partie, j'ai retenu une longue missive à Benjamin Constant du 30 août 1790, où se mêlent état de langueur du destinataire et insistance désespérée, désabusée de son mentor. L'intérêt se porte aussi sur la collaboration musicale avec Nicola Antonio Zingarelli, sur les œuvres d'Isabelle et leurs traductions allemandes (relation avec Ludwig Ferdinand Huber), les personnes de César d'Ivernois, de Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres, d'Isabelle de Géliou.

La correspondance active et passive de Monsieur forme un ensemble original: 171 lettres, une quarantaine de lettres à son épouse, déjà présentes dans les *Œuvres complètes*, et une grande majorité d'inédits, sont intelligemment accompagnés de la mention de toute lettre connue mais perdue, grâce au recours à la correspondance entre tiers. Le commentateur repère localités et lieux-dits, surtout identifie minutieusement personnages et œuvres cités. De ces échanges ressortent un portrait de l'époux, sa place dans la société locale et un écho de la riche sociabilité vaudoise et genevoise, souvent l'écœurant rappel de toutes les indispositions et vraies maladies de ces messieurs et de leurs dames. On reconnaît à Charles-Emmanuel une extrême douceur, un peu de mélancolie et de solitude avivée par l'éloignement de son épouse dans les années 1780. L'intéressé avoue son bégaïement,

donne des morceaux renouvelés de niaiserie sur l'amour qu'il porte à ses chiens et manifeste sa fascination pour l'Angleterre. Mais l'oisif campagnard est aussi un prêteur très attentif à ses placements financiers. La reprise des documents notariés, inventoriés *in fine* et comme une annexe de la correspondance, permettrait sans aucun doute une étude intéressante, illustrative du devenir des fortunes romandes établies sur les placements coloniaux et confrontées au bouleversement amené par la Révolution française. Les études "genre" trouveront des éléments pour répondre à la question que l'intéressé se posait lui-même en 1771 à propos de "l'objet de [son] choix": "je lui ai représenté toutes les objections qu'on pouvoit faire contre ce mariage, et ... elle a persisté à croire qu'elle seroit heureuse vivant avec moi tranquillement en Suisse" (p. 130). "Trop d'esprit, trop de naissance, trop de fortune" conforteront ceux qui pensent qu'une femme de la haute société au XVIII<sup>e</sup> siècle trouvait justement dans la dissymétrie des conjoints un peu plus de liberté.

Enfin, de la cinquantaine de correspondants, je me contente de mettre en valeur l'un ou l'autre épistolier qui démontre la multiplicité des ouvertures possibles. Par exemple, la persistance de l'échange en anglais et en français avec Dudley Ryder, premier comte de Harrowsby, devenu sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères puis trésorier des Armées. Les vues sur l'évolution des rapports franco-anglais se doublent d'une intervention salvatrice pour la compagnie Poutalès et ses actionnaires, et de la persistance de recommandations de gouverneurs francophones qui éprouvent de plus en plus de difficultés à trouver quelque "ours à mener" (p. 209) sur le Continent. Les lettres de Pierre-Alexandre Du Peyrou illustrent le passage de l'adulation passionnée pour Jean-Jacques Rousseau à l'anti-jacobinisme prononcé dans une certaine catégorie d'âge. Celles de Ludwig Ferdinand Huber, la manière dont on cherchait l'information sûre lors des événements guerriers affectant les Provinces-Unies ou les Allemagnes. Alors que le colonel Guillaume-Anne de Sandoz faisait la preuve d'une grande lucidité en 1795 déjà sur les intentions réelles des Français et la fascination-répulsion que ceux-ci exerçaient en Suisse: "on les cajole [les Suisses]; et quelques uns ont même la simplicité de croire à la possibilité de leur conservation" (p. 296); "au reste Monsieur il seroit fort indifférent d'être Sujet des françois, si seulement ils avoient un gouvernement régulier". Les historiens de l'Ancien Régime auront un beau morceau de jeu des pouvoirs à observer s'ils suivent les démarches du professeur et philosophe Pierre Prevost dans ses tentatives de remariage avec sa belle-sœur, dans la principauté de Neuchâtel ou à la Montagne de Diesse pour éviter les interdits genevois.

*André Bandelier (Peseux)*

Friedrich Melchior GRIMM: *Correspondance littéraire*. Tome. III: 1756. Edition critique par Robert Grandroute. Ferney-Voltaire: Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle 2007. xxxiii-397 p.

Voici que paraît sans retard le tome III de la nouvelle édition de la *Correspondance littéraire* de Grimm, dont nous avons salué dans notre dernier *Bulletin* la publication des

deux premiers tomes. Les 24 livraisons de 1756 sont ici publiées d'après le manuscrit destiné à la duchesse de Saxe-Gotha, seule copie conservée pour cette année-là. La large Introduction de Robert Grandroute présente les principaux événements qui ont marqué en 1756 l'actualité politique, militaire, littéraire, artistique. C'est l'année du déclenchement de ce qui sera la Guerre de Sept Ans, de la victoire du maréchal de Richelieu à Port-Mahon, de la prise de Dresde par Frédéric II, de la publication de la *Pucelle d'Orléans* et des deux poèmes sur le désastre de Lisbonne et sur la Loi naturelle de Voltaire, du débat lancé par l'abbé Coyer par sa *Noblesse commerçante*. Avec raison, Robert Grandroute s'attache à souligner le rôle joué dans le développement de l'entreprise par Mme d'Epainay qui réussit, tandis que la bisbille affecte les relations de Grimm et de Diderot avec Jean-Jacques Rousseau, à rester l'amie et la confidente des trois écrivains. Ses 'Lettres à mon fils' sur son éducation, dont Jean-Jacques a été le premier lecteur et qui annoncent certains passages de *l'Emile*, sont insérées par Grimm dans sa *Correspondance littéraire* à partir du 15 juin: il s'agit d'une version d'essai que Mme d'Epainay corrigera soigneusement avant de l'imprimer elle-même à Genève en 1759 et qui est publiée ici pour la première fois. Quelques pages de l'Introduction dressent d'autre part un intéressant parallèle entre le contenu de la Correspondance littéraire et celui des principaux périodiques français du temps, *L'Année littéraire*, les *Mémoires de Trévoux* et le nouveau *Journal encyclopédique* notamment. Excellent index général en fin de volume.

Jean-Daniel Candaux (Genève)

*GRUNDRISS DER GESCHICHTE DER PHILOSOPHIE. Die Philosophie des 18. Jahrhunderts.* Bd. 1,1 und 1,2: *Grossbritannien und Nordamerika, Niederlande.* Herausgegeben von Helmut Holzhey in Verbindung mit Vilem Murdoch unter Mitarbeit von Daniel Brühlmeier, Francis Cheneval und Simone Zurbuchen. Basel: Schwabe 2004. 2 Halbbände 1328 S.

Mit diesen beiden Grossbritannien, Nordamerika und den Niederlanden gewidmeten Halbbänden präsentieren die Herausgeber den ersten Teil ihrer beeindruckenden Darstellung der Geschichte der Philosophie im 18. Jahrhundert. Konzeptionell folgt sie zum grossen Teil der vierbändigen Reihe zum 17. Jahrhundert, wo ebenfalls eine geographische Grobgliederung nach Ländern und Regionen vorgenommen wurde. Ebenfalls übernommen wurde das Einteilungsschema der einzelnen Paragraphen: Auf das Verzeichnis der Primärliteratur folgen die Lebensbeschreibungen der jeweiligen Autoren, eine Vorstellung wichtiger Werke, die Darstellung der Lehre sowie die Wirkungsgeschichte und, jeweils für das ganze Kapitel, die Sekundärbibliographie, welche eine Auswahl wichtiger älterer und vor allem neuerer Literatur auflistet.

Wie bereits den früheren Bänden liegt auch den vorliegenden ein breiter Philosophiebegriff zugrunde. Für Nichtphilosophen ist dies besonders erfreulich, zumal sich der *Grundriss* des 18. Jahrhunderts somit nicht auf die Darstellung der grossen Denker wie George Berkeley, David Hume und Thomas Reid beschränkt. Auch das institutionelle

Umfeld wird eingehend beleuchtet und eine grosse Anzahl von Gestalten und Strömungen behandelt, die üblicherweise eher der Geschichte der Theologie, der Jurisprudenz, der Kunst oder der Literatur zugeordnet werden. Gerade für die Rezeptionsgeschichte wird der *Grundriss* dadurch zu einem äusserst wertvollen Begleiter.

Diesem kontextualistischen Ansatz entspricht es, dass der erste Teil durch ein eigenes Kapitel über die englischen, schottischen und irischen Universitäten, Akademien und gelehrten Gesellschaften eröffnet wird. (Im Falle Amerikas beschränkt sich der entsprechende Paragraph leider nur auf einige wenige Seiten). Auch Figuren wie der Dichter Alexander Pope, die Herausgeber des *Spectator* Joseph Addison und Richard Steele, die Publizisten Daniel Defoe und Jonathan Swift und sogar der Historiker Edward Gibbon finden Erwähnung. Überhaupt kann die Entscheidung der Herausgeber, die Reihe zum 18. Jahrhundert mit Grossbritannien zu eröffnen, als direkte Absage an die lange vorherrschende Auffassung gelesen werden, welche die Philosophie im 18. Jahrhundert mit der Aufklärung gleichsetzte, wobei Aufklärung entweder als eine gesamteuropäische, auf die Schaffung eines modernen Rechtsstaats hinsteuernde kulturelle Bewegung oder als vorwiegend französisches, in Verbindung zu den *Salons* stehendes Phänomen verstanden wurde. Es fällt auf, dass der Begriff Aufklärung in den ersten beiden Halbbänden – mit Ausnahme des zehnten Kapitels, welches dem in den Siebziger Jahren entstandenen Forschungsgebiet der Schottischen Aufklärung gewidmet ist – kaum erwähnt wird. Dies sicherlich zu Recht. Sowohl die breite, ganz Europa umfassende Deutung von Aufklärung als auch die eng gefasste, franko-zentrische taugen kaum zu einem besseren Verständnis der Vielzahl einzelner, teils miteinander verstrickter, teils aber auch weitgehend voneinander unabhängiger Reformvorhaben und philosophischer Schulen und Diskurse, die jährlich in Dutzenden von Publikationen erforscht und zunehmend auseinandendifferenziert werden. Dass die Herausgeber sich nicht in eine fruchtlose Auseinandersetzung zum Aufklärungsbegriff hineinziehen lassen wollten, ist nicht nur nachvollziehbar, sondern auch durchaus begrüssenswert. Statt die hier präsentierte Fülle an Informationen nach Kategorien zu ordnen, die früheren, tendenziell teleologisch verfassten Philosophiegeschichten zugrunde lagen, gehen die Herausgeber häufig pragmatisch vor. Dies besonders bei Autoren, die nicht in eigenen Kapiteln behandelt werden und bei denen eine eindeutige Zuordnung zu einer Schule oder einer philosophischen Disziplin oft nicht möglich ist. Dies hat zur Folge, dass in einzelnen Fällen Autoren in zwei oder mehreren Paragraphen auftauchen, so zum Beispiel Samuel Clark, der sowohl im dritten Kapitel über Freidenkertum und Apologetik als auch im achten Kapitel über Natur- und Wissenschaftsphilosophie besprochen wird. Diese von den Herausgebern als Schönheitsfehler bezeichnete Eigenheit tut jedoch den themenbezogenen Kapiteln kaum Abbruch, zumal die bio-bibliographischen Angaben jeweils an nur einem einzigen Ort behandelt werden.

Mit Spannung darf der Band erwartet werden, in dem die Geschichte der Philosophie in der Schweiz behandelt wird, weil dadurch eine wesentliche (und in vieler Hinsicht erstaunliche) Lücke in der Erforschung der Schweiz im 18. Jahrhundert geschlossen werden dürfte. Die Gründe dafür, dass bislang keine solche Geschichte geschrieben wurde, sind vielfältig, hängen aber sicher damit zusammen, dass es sich bei Schweizer

Autoren zum grossen Teil um genau solche eklektischen Denker handelt, die einzelnen Schulen kaum eindeutig zuzuordnen sind. Zusätzlich erschwerend wirkt die Tatsache, dass viele Schweizer nicht nur deutsche oder französische Philosophen rezipierten, sondern auch Werke von Autoren aus Schottland, England und Italien studierten. Die um Julie Bondeli versammelten Berner Denker, um nur ein Beispiel zu nennen, beriefen sich in ihren Kommentaren zu moralphilosophischen Themen auf eine ganze Reihe unterschiedlicher Autoritäten wie Sulzer, Kames, Smith, Levesque de Pouilly, Batteux und Rousseau. Eine ähnliche Offenheit lässt sich auch im Fall der Société de Monsieur le Comte de Lippe aus den 1740er Jahren feststellen, in der Lausannes führende Magistraten und Akademiker nebst Mandeville, Saint Pierre und Voltaire auch die ausserhalb des deutschsprachigen Raumes kaum verbreiteten naturrechtliche Werke des Göttingers Johann Jakob Schmauss eingehend besprachen. Auch für die weitere Erforschung der europäischen Philosophiegeschichte dürften die Kapitel über die Schweiz von Interesse sein, wie dies bereits am Beispiel Fichtes und Hegels eindrücklich belegt wurde. Inwiefern es den Herausgebern des *Grundrisses* gelingen wird, Ordnung in dieses Dickicht zu bringen und eventuell sogar eine klarere Antwort auf die Frage nach der Eigenständigkeit einer Schweizer Aufklärung zu finden, bleibt abzuwarten. Mit Sicherheit ist die dem gesamten *Grundriss* zugrunde liegende vorsichtige Vorgehensweise die erfolgsversprechendste.

Béla Kapossy (Lausanne)

Simon GRYNÄUS: *Tagebuch einer Reise von Basel nach Frankreich 1749*. Herausgegeben und kommentiert von Verena Meier-Vetter. Basel: Schwabe Verlag 2006. 165 p. fac-sim., plans.

Ferdinand Schwarz avait donné en 1919 une bonne édition du *Pariser Tagebuch 1752* d'Isaak Iselin (Basel: Benno Schwabe). Verena Meier-Vetter, qui s'était fait connaître voici plus d'un demi-siècle déjà, par son remarquable travail sur le tour d'Italie des jeunes Bâlois entre Humanisme et Age baroque (*Basler Italienreisen*, Basel: Helbing & Lichtenhahn, 1952), se décide à éditer le journal du séjour de six mois fait à Paris en 1749 par Simon Grynäus.

Dernier rejeton d'une famille de théologiens qui dès 1532 avait fourni de nombreux pasteurs et professeurs à l'Eglise et à l'Université de Bâle, Simon Grynäus (1725-1799) n'a certes pas le rayonnement d'Isaak Iselin et n'est connu que pour avoir été de 1765 à sa mort le curateur de la *Frey-Grynäische Stiftung*, cette fondation pour l'avancement de la théologie et de ses disciplines auxiliaires que Johann Ludwig Frey avait fondée en 1747 à la mémoire de son jeune collègue et ami Johannes Grynäus prématurément décédé et dont les collections font aujourd'hui partie de la Bibliothèque publique de l'Université de Bâle. Parmi les manuscrits de cette fondation (sous la cote Fr.Gr.IV 33) est conservé un texte sans signature que Meier-Vetter a réussi à identifier comme étant de la main de Simon Grynäus. Il s'agit d'un journal de voyage allant du 14 mai 1749, date du départ de Grynäus de Bâle pour Strasbourg, au 28 novembre de la même année, où le voyageur



s'embarque à Calais pour l'Angleterre et interrompt brusquement son *Tagebuch*. Simon Grynäus séjourne à Paris en compagnie de son contemporain et ami Johann Heinrich Brucker, qui vient d'être nommé professeur d'histoire (à 22 ans) et qui publiera en 1752 une savante compilation d'histoire bâloise, deux ans avant de décéder prématurément. Les deux jeunes Bâlois, qui sont descendus à l'Hôtel de Malte, rue Traversière, fréquentent d'ailleurs en priorité la forte colonie bâloise de Paris, le banquier genevois Isaac Vernet, le diplomate Jean de Chambrier, ministre de Prusse. Le dimanche, ils vont faire leurs dévotions à la chapelle de l'ambassade de Suède. De la société française, ils ne connaîtront que quelques érudits, tels Lenglet du Fresnoy ou l'abbé J.-J. Barthélemy, et quelques savants, tels Réaumur, Clairaut et Pierre Bouguer qui leur fait visiter l'Observatoire et les présente à Joseph-Nicolas Delisle. Le 9 novembre, au cours d'une réception organisée à Bercy par le comte Pajot d'Ons-en-Bray, ils découvrent son merveilleux cabinet de curiosités scientifiques et s'entretiennent avec le 'Mechanicus' Rivaz, inventeur d'un *perpetuum mobile*. Au demeurant, durant les six mois qu'il passe à Paris du 21 mai au 21 novembre 1749, Simon Grynäus fait surtout du tourisme, il visite les monuments, les églises, les monastères, les bibliothèques, la Sorbonne, le Jardin du Roi, les Gobelins, il excursionne autour de Paris, à Versailles, Fontainebleau, Saint-Cloud, Saint-Germain, il assiste à la séance publique de l'Académie française pour la réception de l'évêque Vauréal (26 septembre), aux séances de rentrée des Académies des Sciences et des Inscriptions (12 et 14 novembre), il se rend très souvent au théâtre, il est à la première de l'opéra de Mondonville 'Le Carnaval du Parnasse' et aperçoit au milieu des princes Mme de Pompadour ('eine schöne Dame von ungefehr 24 Jahre': elle en avait 28), il fréquente aussi le concert spirituel. Ce modeste journal de Simon Grynäus, complété comme il l'est par la 'liste des Auberges où j'ai dîné à Paris' et par le décompte journalier de ses dépenses, constitue finalement un excellent document pour l'histoire des débuts du tourisme au Siècle des Lumières. On regrettera seulement que l'édition si soignée de Meier-Vetter soit dépourvue de tout index des matières et des noms propres (comme l'était déjà, trois fois hélas, celle du journal parisien d'Isaak Iselin).

Jean-Daniel Candaux (Genève)

*L'HERITAGE DES LUMIERES, histoire de la Bibliothèque de Morges.* Édité par la Bibliothèque municipale de Morges et le Musée Alexis Forel. Morges: Ville de Morges 2007. 59 p., ill., portr., fac-sim.

La Ville de Morges a souhaité rappeler par une exposition au Musée Alexis Forel et par la présente publication l'importance de son fonds ancien. On sait en effet que la Bibliothèque de Morges fut fondée en 1767, quatre ans après celle d'Yverdon et quatorze ans avant celle de Lausanne, son fonds ancien comptant aujourd'hui plus de 17.000 volumes.

Les deux premiers volets de cette élégante plaquette ont été rédigés par Anne Murray-Robertson, qui évoque tour à tour 'les Lumières à Morges' et 'Voltaire en terre vaudoise', sans oublier de reproduire le beau portrait que le fameux écrivain offrit lui-même à la

Bibliothèque de Morges, avec ses œuvres complètes, en 1769 et qui s'y trouve toujours conservé.

Deux autres chapitres sont consacrés d'une part à l'état actuel de la Bibliothèque de Morges, que présente son directeur Luc Jolidon, et d'autre part à ses 240 ans d'histoire, fort bien retracés par Jean-Luc Rouiller. On trouve en annexe le texte des premiers règlements de la Bibliothèque et celui du discours d'inauguration prononcé le 28 novembre 1767 par le pasteur François-Samuel Mandrot.

Une dizaine d'illustrations en pleine page, reproduisant en couleurs des planches de l'*Histoire naturelle* de Buffon et en noir et blanc des planches de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, complètent ce joli livret, qui a bénéficié du soutien de la Fondation Marcel Regamey et du solde laissé à la Ville de Morges par la dissolution des Archives culturelles romandes.

*Jean-Daniel Candaux (Genève)*

Etienne HOFMANN; François ROSSET: *Le Groupe de Coppet. Une constellation d'intellectuels européens*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes 2005. 144 p. (Collection "Le savoir suisse", 31).

Ce remarquable petit ouvrage offre une présentation condensée du Groupe de Coppet, autrement dit d'une "aventure intellectuelle et humaine" hors du commun qui, dans une période de profonde mutation historique, a rapproché autour de Mme de Staël des penseurs et écrivains (une quinzaine pour les principales étoiles de cette "constellation") et a permis un brassage d'idées où se sont élaborées quelques-unes des orientations fondamentales de la pensée moderne. La collection "Le savoir suisse" imposant un format léger et une présentation à la portée d'un public large, il y avait là un défi redoutable! Les concepteurs de ce livre l'ont brillamment relevé, un peu à la manière de Calder et de ses mobiles. Chaque chapitre présente un aspect différent, traité de façon alerte et suggestive; et leur assemblage, par effet de recul, donne corps à un tout beaucoup plus ample que les parties composantes, parce qu'il suggère un espace multidimensionnel de sens. La vue d'ensemble n'est donc pas obtenue par accumulation de détails ou recherche d'une hypothétique exhaustivité, mais par l'agencement intelligent de quelques pièces bien choisies pour que la lecture, les mettant en mouvement, devienne découverte d'une sorte de volume signifiant où le lecteur est à même d'appréhender l'ampleur, la richesse et la complexité de l'objet approché.

Trois ensembles d'embranchements suggèrent trois niveaux de compréhension, privilégiant chaque fois une perspective différente sur la "constellation": repères généraux (chap. 1 à 4), formes de communication (chap. 5 à 7), idées (chap. 8 à 13).

Les chapitres initiaux présentent les repères nécessaires pour situer le Groupe et cerner son importance, soit par balayages temporels (une histoire du groupe définit ses grandes caractéristiques; une histoire des années 1789-1815 souligne ce qui, dans cette période de mutation, appelait une interprétation renouvelée de l'histoire et du politique), soit par focalisation sur des points de référence significatifs (le lieu, Coppet, dont le sens est

déchiffré dans une perspective géo-culturelle très originale; la figure paternelle, Necker, qui sert de révélateur de ressorts compris ou subis par le Groupe).

Les trois chapitres suivants évoquent le large éventail des ressources expressives du Groupe. Le premier de cet ensemble, intitulé “Un foyer de parole”, est consacré à Mme de Staël et montre la façon dont elle a prolongé et renouvelé la sociabilité de l’Ancien Régime, en premier lieu bien sûr par son salon et son art de la conversation, mais aussi par le théâtre et l’expression épistolaire. Les deux suivants rendent compte de l’activité d’écriture et d’édition des auteurs du Groupe en mettant en valeur la diversité des formes expressives utilisées, du côté de “l’engagement” d’abord, puis de l’intime (“L’écriture du moi au milieu du monde”).

La dernière partie consacrée aux idées du Groupe est aussi la plus longue. On y voit d’abord la façon dont ces intellectuels héritent des idées des Lumières tout en les réinterprétant (rapport à la raison et au sentiment, question de l’enthousiasme), puis la façon dont ils abordent et interprètent le contemporain (relation à l’histoire avec la question du progrès et de la perfectibilité; nouvelle approche de la liberté, de l’individualisme et du religieux; nouveau regard, enfin, sur l’Europe et ses cultures). Dans cette partie-là, les deux auteurs ont fait le choix de proposer des analyses très développées de certaines œuvres. Benjamin Constant s’y taillant la part du lion, il tend à apparaître comme la seule étoile de première grandeur de la “constellation”. Ce nouvel équilibre que rien n’annonce aurait pu faire l’objet d’une justification.

Au total, Etienne Hofmann et François Rosset font parfaitement ressortir le Groupe de Coppet comme le premier espace de réflexion où les données d’un monde alors en complète transformation – bouleversements politiques, nouveau régime historique, nouvelle dimension géo-culturelle – ont permis d’élaborer une conscience européenne à l’échelle moderne.

La jeune collection “Le savoir suisse”, à vocation encyclopédique, compte à ce jour une quarantaine de volumes. Appelons les dix-huitiémistes du pays à l’exploiter pour mieux faire connaître la Suisse des Lumières à un public large! Pour en savoir plus sur la collection: [www.LeSavoirsuisse.ch](http://www.LeSavoirsuisse.ch)

Alain Cernuschi (Lausanne)

Johann Heinrich PESTALOZZI: *Ausgewählte Werke – Studienausgabe*, Band 2: *Abendstunde eines Einsiedlers. Stanser Brief*. Mit einer Einleitung und Anmerkungen neu herausgegeben von Daniel Tröhler. Zürich: Verlag Pestalozzianum 2006. 120 p.

Seit 2004 erscheinen im Verlag Pestalozzianum Johann Heinrich Pestalozzis *Ausgewählte Werke – Studienausgabe* in acht Bänden – zu erfreulich erschwinglichem Preis. Bislang haben fünf Bände das Licht der Welt erblickt, zuletzt Band 2, der die *Abendstunde eines Einsiedlers* sowie den *Stanser Brief* enthält. Die *Abendstunde* beschäftigt sich mit den Voraussetzungen und Möglichkeiten, wie die angestrebte “Ausbildung der inneren Vollkommenheit der Menschen” (S. 36) erreicht werden könne. Im *Stanser Brief* berichtet Pestalozzi von seinen Erfahrungen als Leiter der dortigen Erziehungsanstalt für Waisen

und vernachlässigte Kinder, die nur von Januar bis Juni 1799 bestand. Der Band umfasst die drei Fassungen der *Abendstunde*: die handschriftliche von 1779, dann diejenige, die Isaak Iselin für seine *Ephemeriden der Menschheit* (Band 1, 1780) redigierte, und die von Johannes Niederer für die *Wochenschrift für Menschenbildung* (Band 1, 1807) redigierte Fassung. Dazu kommt der *Stanser Brief*, dessen verschollene handschriftliche Fassung von 1799 ebenfalls von Johannes Niederer für die *Wochenschrift für Menschenbildung* bearbeitet wurde (Band 1, 1807).

Entgegen der Ankündigung auf dem Klappentext (“Die hier zum Abdruck gelangenden Texte werden zum ersten Mal in allen historischen Varianten vollständig abgedruckt [...]”) vermerken die ‘Editorischen Bemerkungen’ für alle gebotenen Texte bzw. Textvarianten: “Die Neuauflage ist textidentisch mit der Kritischen Ausgabe [= *Sämtliche Werke*, 1927-1996]” (S. 109, 117). Dass eine Studienausgabe nicht vorrangig editorische Interessen verfolgt, ist verständlich; trotzdem seien einige Einwände erlaubt: An einer Stelle seiner Einleitung traut der Herausgeber dem edierten Text selber nicht (S. 14); seinen (plausiblen) Gegenvorschlag (“Eine Nation, die sich nicht als Nation fühlt” – statt ‘führt’) verzeichnet schon der in der Studienausgabe fehlende Kritische Apparat der *Sämtlichen Werke* (Band 1, 1927, S. 362). Eine den *Sämtlichen Werken* beigefügte Abbildung einer Seite des handschriftlichen Entwurfs zur *Abendstunde eines Einsiedlers* zeigt darüber hinaus, dass der edierte Text nach neueren editorischen Standards wohl anders wiederzugeben wäre (vgl. SW, Band 1, S. 252f., sowie die editorischen Grundsätze, S. VI f.); eine – im Rahmen einer Studienausgabe nicht zu leistende – wirkliche Neuedition würde sich folglich lohnen. Dabei ließe sich auch die unübersichtliche Kennzeichnung der Streichungen (durch ‘<’ und ‘>’) durch ein anderes System ersetzen; beim jetzigen sind Anfang und Ende der oft über mehrere Absätze gehenden Streichungen teilweise nicht erkennbar (vgl. z. B. S. 35: Wo endet die am Beginn des fünften Absatzes beginnende Streichung, da am Beginn des sechsten Absatzes erneut eine längere Streichung anfängt?). Einzelne Druckfehler im edierten Text sind immer ärgerlich, wenn auch wahrscheinlich nie ganz vermeidbar. Auch hätte man sich zumindest einen Hinweis auf die textkritischen Diskussionen gewünscht, die seit Erscheinen der *Sämtlichen Werke* geführt wurden, etwa über das Ende der *Abendstunde* in der Fassung von 1780: “seine [= Jesu Christi] Lehre ist keine Gerechtigkeit bildende Volksphilosophie” (S. 63). Hier soll in der Handschrift statt “keine” eindeutig “reine” lesbar sein ([www.heinrich-pestalozzi.de/de/dokumentation/zeit\\_leben\\_werke/level2/level\\_3/abendstunde\\_einfuehrung/index.htm](http://www.heinrich-pestalozzi.de/de/dokumentation/zeit_leben_werke/level2/level_3/abendstunde_einfuehrung/index.htm); 26.10.2007).

Tröhlers instruktives Vorwort vollzieht die Entstehungsgeschichte der Textfassungen in pädagogikgeschichtlicher Perspektive nach. Der teilweise fragmentarische und mit vielen Strichen und Korrekturen durchsetzte Entwurf der *Abendstunde* steht “am Übergang von Pestalozzis Entwicklung vom christlichen Republikanismus und seiner Sozialpädagogik zu einem republikanischen Patriarchalismus im Stile von *Lienhard und Gertrud*” (S. 9f.). Dagegen führt Iselins Bearbeitung der Fassung von 1780 dazu, dass der Text “stärker (christlich-)anthropologisch ausgerichtet und vom politischen Anspruch mehr oder weniger befreit [ist]” (S. 14). Auch die zweite Bearbeitung durch Niederer gab dem Text eine neue Stossrichtung, auch wenn der Herausgeber Niederer in seiner Einleitung

schreibt, die Schrift sei “‘ein historisches Zeugnis über die Methode’, weswegen sie ‘unverändert’ wiedergegeben werde, wobei man sich erlaubt habe, ‘das darin enthaltene unter bestimmte Rubriken zusammen zustellen’” (S. 17). So einfach konnte man es sich als ‘Herausgeber’ im Jahr 1807 noch machen, griff doch auch Niederer massiv in den Text ein: “Der ökonomische Impetus ‘Bedürfnis’, der in der Fassung der *Ephemeriden* die Idee der öffentlichen Tugend aus der *Freiheitsrede* sowie den ersten Fassungen des Manuskripts der *Abendstunde* ersetzt hatte, wird jetzt – im Stile des 13. Briefes aus *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt* (1801) – ‘humanisiert’, pädagogisiert und verinnerlicht” (S. 18). Und auch beim *Stanser Brief* dürften die Eingriffe Niederers beträchtlich gewesen sein.

Mit Blick auf die weitere Editions-geschichte der Texte (bzw. der edierten Fassungen) bis in die Gegenwart zeigt Tröhler einleuchtend, wie “Rezeptionsinteressen Editions-praxis bestimmen und dadurch Klassiker konstruieren” (S. 10): “Der Klassiker des Klassikers der Pädagogik kann daher kaum als Klassiker Pestalozzis gelten, sondern als Klassiker derjenigen Pädagogik, die ihm die Klassikerweihe gegeben oder diese zumindest verstärkt hat” (S. 30).

Jürgen Donien (Bern)

Jean POTOCKI: *Œuvres*, 6 volumes. Louvain: Editions Peters 2004-2006. (La République des lettres, 11-16)

C’est grâce François Rosset, professeur à l’université de Lausanne, et Dominique Triaire, professeur à l’université Paul Valéry-Monpellier III, que Jean Potocki (1761-1815) a acquis une position désormais capitale dans la littérature française à la fin des Lumières. La biographie qu’ils lui ont consacrée (Paris, Flammarion, 2004) permet de situer son œuvre aux aspects si divers dans sa trajectoire mouvementée depuis sa formation sous la férule du pasteur Constançon d’Orbe dans les années 1770 jusqu’à sa mort dramatique en 1815. Mais ce sont ses *Œuvres complètes* – dues à ces deux spécialistes – qui nous ouvrent toutes les facettes d’une personnalité hors pair.

Les deux premiers tomes (*Œuvres I et II*) contiennent les récits de voyage. L’aristocrate polonais a beaucoup voyagé dès son enfance, mais son premier récit, fait sous la forme de lettres envoyées à sa mère (avec des copies pour le roi de Pologne Stanislas Auguste), retrace les étapes d’un voyage (1784) qui le mène d’Ukraine à Constantinople et en Egypte. Ce texte, publié en 1788 à Paris, est le premier d’une longue série témoignant de la diversité des intérêts de cet écrivain hors série: voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787, voyage dans l’empire de Maroc (1791), voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe (1794) édité en 1795, voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase (1797-1798) et enfin son mémoire sur l’ambassade de Chine (1805), retrouvé dans les archives. Certes ces voyages ne sont pas de même nature: les trois premiers sont suscités par la curiosité sans borne de cet esprit ouvert qui sait aussi jouir du plaisir du paysage, “des vrais domaines du promeneur solitaire” (I, 174). Mais cet émule de Rousseau relate aussi en ethnologue moderne ses rencontres avec d’autres civilisations. Nul préjugé, nul

jugement à l'emporte-piève sur les mœurs des étrangers: “[...] les Peuples sont un composé d’hommes, ceux-ci un composé de contradictions, et s’il n’y en a pas dans les relations d’un voyageur, à coup sûr, elles ne ressembleront point” (I, 115).

A partir du voyage en Basse-Saxe, l’intérêt de Potocki est orienté essentiellement par ses recherches historiques en cours sur l’origine des peuples slaves et les deux derniers voyages, dont le but est d’abord politique et qui constituent une préfiguration de l’extension russe en Asie, ne manquent pas non plus de remarques piquantes sur les différentes peuplades du Caucase. En effet, Potocki n’est pas seulement anthropologue avant Lévi-Strauss; il est également *un écrivain voyageur*, capable d’exprimer par ses images l’essence de sa vision.

Comme l’écrit Rosset, “l’univers du voyage, chez Potocki est une métonymie qui représente aussi bien toute sa vie et l’ensemble de son œuvre: c’est un espace intermédiaire qui se déploie entre la conjoncture parfois troublée par des révolutions ou des anicroches dont il est le témoin et la longue durée de l’histoire [...]” (*Europe*, mars 2001, n° 863, p. 5).

C’est dans cette optique qu’il faut interpréter *le voyage de Hafez*, publié à la suite du périple marocain: dans ce récit à la mode des *Mille et une Nuits*, le conteur s’interroge sur la destinée, sur l’amour et l’amour-propre, sur la reconnaissance, sur la durée des passions et des gouvernements, sur l’absurdité de certaines coutumes ou de certaines lois. Bref ce petit roman de formation peut-être considéré comme une préfiguration de la première version du *Manuscrit trouvé à Saragosse* et plus généralement comme une mise en abyme de la carrière de Potocki lui-même.

Le tome III comprend une première partie qui regroupe les divers essais dramatiques produits par Potocki. Théâtre de société typique du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont six parades dans le style du théâtre de foire ainsi qu’une comédie avec ariettes, préfigurant l’opéra-comique et dont Lesage a été le créateur au début du siècle. A ces œuvres publiées du vivant de l’auteur s’ajoute un manuscrit inédit: un proverbe imité de Carmontelle intitulé *L’Aveugle* et qui reprend en les pastichant les personnages traditionnels de ce genre.

La deuxième partie de ce tome est consacrée à quelques extraits des œuvres historiques de Potocki. C’est dans le domaine des recherches historiques que l’auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* a voulu s’illustrer. Dès sa jeunesse, il s’est passionné pour l’histoire universelle dans la ligne d’un Voltaire et à sa mort en 1815 il laisse ses principes de chronologie inachevés. En fait, ses recherches vont d’abord se limiter à la Sarmatie comme l’indique paradoxalement le titre de son premier ouvrage en la matière: *Essay sur l’histoire universelle & recherches sur celle de la Sarmatie* (1789). A partir de là, il oriente ses travaux vers les origines des peuples slaves en remontant à Hérodote. Les textes choisis dans l’énorme corpus des écrits historiques sont ceux dont le caractère théorique permet de dégager au mieux la conception épistémologique de leur auteur: d’abord le premier livre de *l’Essay sur l’Histoire universelle*, puis *l’Histoire primitive des peuples de la Russie*, enfin *les Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux Olympiades* (1810) et des *Principes de chronologie* (1813-1815). Ce qui fascine dans ces travaux inlassablement poursuivis durant plus de trente-cinq ans, c’est à la fois l’érudition accumulée et la volonté parfois battue en brèche de trouver un système qui permette de

rendre compte de cette multiplicité d'événements. Son goût du *synchronisme* qui s'exprime aussi dans ses cartes *cyclographiques* témoignent de cette volonté organisatrice, mais ce qui frappe aussi, c'est qu'en dépit de la visée universelle de la recherche, cet homme des Lumières ne croit certes pas en la Providence, mais pas plus au progrès humain ou à la perfectibilité, malgré son amitié avec Mme de Staël.

La troisième partie du tome III regroupe les principaux écrits politiques de l'écrivain polonais: ses articles datent de deux périodes, polonaise (1788-1792) et russe (1804-1807); certains de ces textes ont été publiés à l'époque sous forme de brochures ou d'articles, les premiers, dans *le Journal hebdomadaire de la Diète* et les seconds, dans *le Journal du Nord*, d'autres sont restés à l'état de manuscrits. Après avoir défendu l'indépendance de la Pologne, Potocki s'est rallié à Alexandre I<sup>er</sup> et cherche à mettre au service du tsar sa connaissance du Caucase et à y promouvoir le commerce.

Le tome IV, divisé en deux volumes, présente pour la première fois les deux versions successives du chef-d'oeuvre de Potocki, le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, telles qu'elles ont été établies par Rosset et Dominique Triaire. Cette édition est le fruit de la découverte d'une série de manuscrits inconnus jusqu'à aujourd'hui dans le fonds des archives de Poznan qui ont permis d'établir l'existence de deux états successifs du célèbre roman, différents l'un de l'autre. Le premier qui est daté de 1804 (vol. IV,2) comprend quatre décimémons, ou quarante-cinq journées: fruit du travail de 10 ans – il semble bien que le romancier ait commencé son ouvrage en 1794 – cette version est très ouverte et présente une vision relativiste du monde sans vérité unique. La complexité du système narratif est en harmonie avec cette conception matérialiste d'un univers dans lequel la religion est remise en cause. A partir de 1808, – faut-il incriminer l'évolution de la société à l'époque de Napoléon marquée par un retour à l'ordre traditionnel? – Potocki change radicalement son projet: au lieu de présenter ses histoires dans un entrecroisement très complexe avec nombre de récits emboîtés, il réorganise sa matière narrative en soixante et une journées, remettant côte à côte les divers cycles narratifs, renonçant par exemple à l'Histoire du juif errant et développant celle du géomètre Velasquez. Il y a donc bien deux états du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (peut-être trois si l'on retrouve la première version de 1794), comme il y a deux versions du *Francion* de Sorel ou deux *Horla* de Maupassant. On trouve sur un CD-Rom outre des cartes, des portraits et des dessins de Potocki, les vingt-deux documents manuscrits ou imprimés qui ont permis l'établissement du texte des deux versions. Il faut donner un coup de chapeau aux éditeurs pour leur rigueur philologique et pour leur subtilité dans l'analyse des différents documents qui sont à la base de leur ouvrage.

Un cinquième volume clôt cette vaste entreprise des *Œuvres complètes*: outre une correspondance, ce volume comprend des varia et surtout, en annexe, une chronologie très utile de la vie mouvementée de l'écrivain ainsi qu'un index général.

Les lettres les plus intéressantes de Potocki sont d'une part celles où ses liens avec ses correspondants sont suffisamment directs pour qu'il puisse se montrer homme d'esprit, d'autre part celles qui, ayant un caractère officiel, fourmillent d'informations précieuses sur la politique russe en Asie, par exemple. On ne peut que regretter que le nombre de missives retrouvées (119) soit si mince.

La parution de ces *Œuvres complètes* ne permet pas seulement de résoudre le problème si longtemps discuté du texte authentique du *Manuscrit trouvé à Saragosse*; elle donne de l'auteur de ce texte prestigieux une vision globale qui éclaire toutes les facettes de la personnalité complexe du comte Jean Potocki.

Roger Francillon (Lausanne)

Johann Georg SULZER: *Cymbelline, König von Britannien. Ein Trauerspiel. Nach einem von Shakespear[e] erfundenen Stoff*. Mit einem Nachwort herausgegeben von Maurizio Pirro. Hannover: Wehrhahn Verlag 2007. 112 p. (Theatertexte, 16).

Als Johann Jakob Bodmer (1689-1783) zu Beginn der 1750er Jahre seine heute mehr berechtigten denn berühmten biblischen Epen in rascher Folge veröffentlichte, stiess er zunächst auf eine einigermassen wohlgesinnte, weil durch Klopstocks *Messias* für die literarische Bearbeitung der Bibel eingennommene Leserschaft. Sehr rasch wandelte sich aber das Urteil der deutschen Leser über Bodmers Patriarchaden, so dass sich Christoph Martin Wieland (1733-1813) genötigt sah, in philologischer Kleinarbeit die 'Schönheiten' von Bodmers *Noachide* nachzuweisen.<sup>1</sup> Neben Wieland griff auch der aus Winterthur stammende, damals bereits in Berlin ansässige Johann Georg Sulzer (1720-1779), ein ehemaliger Schüler von Bodmer am Zürcher Collegium Carolinum, zur Feder, um die Vorzüge von Bodmers Werken einer breiten Leserschaft zu erläutern. Sulzer scheute sich in seiner Schrift nicht, Bodmers Epen lobend über diejenigen von Homer oder Vergil zu erheben.<sup>2</sup>

In den *Nachrichten von dem Leben und den Schriften des Herrn Johann George* [sic] *Sulzer* geht der Sulzer-Biograph Christian Friedrich von Blanckenburg (1744-1796) sehr distanziert auf Sulzers Lobschrift von Bodmers Epen ein. Sulzer, so lautet der grundsätzlich formulierte Einwand Blanckenburgs, lobe nur den "moralischen Charakter" von Bodmers Epen und gehe davon aus, dass dieser auch den "poetischen Charakter[]" eines literarischen Textes ausmache.<sup>3</sup> Dabei, so Blanckenburg, sei "wahrlich nicht Alles [sic] Lehrreiche" auch wirklich "interessant" (ebd., S. 56). – Sulzers Trauerspiel *Cymbelline, König von Britannien*, das 1772, also rund 20 Jahre nach Sulzers Schrift über Bodmers Epen, erscheint, lehnt Blanckenburg aus denselben Gründen ab: Sulzers Drama weise kein "Interesse" auf (ebd., S. 117, auch zit. von Maurizio Pirro in dessen Nachwort der Neuedition: vgl. S. 93). Im Vergleich mit dem gleichnamigen Stück von Shakespeare,

<sup>1</sup> Vgl. Christoph Martin Wieland: *Abhandlung von den Schönheiten des Epischen Gedichts Der Noah*. Von dem Verfasser des Lehrgedichts "Ueber die Natur der Dinge". Zürich 1753. Der Jungautor Wieland hoffte, damit auch die Gunst des damals noch renommierten Literaturkritikers Bodmer zu erlangen.

<sup>2</sup> Vgl. Johann Georg Sulzer: *Gedanken von dem vorzüglichen Werth der Epischen Gedichte des Herrn Bodmers*. Berlin 1754, S. 13.

<sup>3</sup> Christian Friedrich von Blanckenburg: *Einige Nachrichten von dem Leben und den Schriften des Herrn Johann George Sulzer*. In: Johann Georg Sulzer: *Vermischte philosophische Schriften. 2 Teile in 1 Band, Bd. 2 [Johann George Sulzers vermischte Schriften. Eine Fortsetzung der vermischten philosophischen Schriften desselben. Nebst einigen Nachrichten von seinem Leben, und seinen sämtlichen Werken. Zweyter Theil. Leipzig 1781]. ND Hildesheim, New York 1974, S. 56.*



das Sulzer gemäss eigener Aussage in eine 'regelmässige Form' überführen wollte (vgl. Pirro, S. 5), in der die Einheit des Ortes, der Zeit und der Handlung im Gegensatz zu Shakespeare berücksichtigt werden, seien, so Blanckenburg, die Figurenzeichnungen, der "natürliche Ausdruck des Affektes" und die langweiligen, mit "Sittensprüchen" durchsetzten Dialoge in Sulzers Drama deutlich schlechter ausgefallen (S. 93). Blanckenburgs Ablehnung des Sulzerschen Dramas deckt sich, das geben die von Pirro im Nachwort versammelten Rezeptionszeugnisse zu verstehen, mit den Ansichten der meisten zeitgenössischen Literaturkritiker.

Insbesondere die Vertreter des 'Sturms und Drangs', etwa der junge Goethe oder auch Herder, besaßen eine andere Auffassung von Shakespeare als sie Sulzer hatte. Während Goethe in Shakespeares Theater den "grossen Raritätenkasten" (Goethe) der Welt erblickte und mit Berufung auf Shakespeare die Befreiung von den dramaturgischen (und moraldidaktischen) Regeln einforderte, zwänge Sulzer in seiner Adaptation das Stück geradezu in ein "Prokrustesbett" (S. 89). Sulzer modifiziert aber nicht nur den formalen Aspekt von Shakespeares Drama, sondern auch den Inhalt und mache aus Shakespeares ambivalenten Individuen unwandelbare 'Typen', die – gemäss Pirros Lesart – auf die Verkörperung einer bestimmten moralischen Qualität reduziert sind. Und so pflichtet Pirro der Kritik der jungen 'Genies' an Sulzers *Cymbelline* bei; sie scheine "nur zu berechtigt zu sein" (S. 92) und verdeutliche nachdrücklich den "anachronistischen Charakter" von Sulzers Drama (S. 85).

Sulzer steht nicht nur mit seiner 'normalisierenden' bzw. moralisierenden Shakespeare-Rezeption in deutlichem Kontrast zur Shakespeare-Begeisterung der jungen 'stürmischen' Generation. Auch in Bezug auf das Verhältnis von Theorie und Praxis konstatiert Pirro eine – allerdings nicht so grell hervortretende – Differenz: Während Sulzer in seinen theoretischen Reflexionen zur Ästhetik eine "erstaunlich moderne[] Theorie der Lusterzeugung" vertrete (S. 99), scheint Pirro in Sulzers Lehre vom moraldidaktisch-aufklärerischen Nutzen der Literatur ein Moment zu erkennen, das Sulzers 'Modernität' relativiert: Im Vergleich zur Kühnheit der "spekulativen Thesen", die Sulzer in seiner Theorie der Empfindungen äussert, die Pirro im Anschluss an die Arbeiten von Wolfgang Riedel und Wolfgang Proß ausdeutet,<sup>1</sup> blieben Sulzers Ansichten über den Nutzen von Kunstwerken "in der Enge einer auf Vorbeugung sozialer Konflikte abzielenden Gesetzmässigkeit gefangen" (S. 103). Dieses "Schwanken" zwischen der physiologisch-anthropologische Begründung des ästhetischen Vergnügens und der Indienstnahme der Literatur für die Morallehre erachtet Pirro als das "vielleicht deutlichste Kennzeichen" der Sulzerschen Ästhetik (S. 99).

---

<sup>1</sup> Vgl. Wolfgang Riedel: Erkennen und Empfinden. Anthropologische Achsendrehung und Wende zur Ästhetik bei Johann Georg Sulzer. In: Hans-Jürgen Schings (Hg.): *Der ganze Mensch. Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert. DFG-Symposion 1992*. Stuttgart, Weimar 1994 (= Germanistische Kolloquien. Berichtsbände, 15). S. 411-439; Wolfgang Proß: 'Meine einzige Absicht ist, etwas mehr Licht über die Physik der Seele zu verbreiten.' Johann Georg Sulzer (1720-1779). In: Hellmut Thomke, Martin Bircher, Wolfgang Proß (Hg.): *Helvetien und Deutschland. Kulturelle Beziehungen zwischen der Schweiz und Deutschland in der Zeit von 1770-1830*. Amsterdam, Atlanta 1994. S. 134-148.

Ginge man etwas auf Distanz zu Sulzers relativierender Geste im Vorbericht zum Drama, in dem er sein Stück als "Versuch" deklariert, so liesse sich dem Drama auch 'etwas Positives' abgewinnen. Leider erwähnt Pirro mit keinem Wort, dass Sulzers Zeitgenossen nicht nur mit schroffer Ablehnung reagierten, sondern durchaus auch wohlwollend: Ehrenfried Engelbert Buschmann (1745-1806) etwa bezeichnet in der *Allgemeinen deutschen Bibliothek* von 1774 das Drama – im Gegensatz zu den von Pirro angeführten Stimmen – als "kein[en] mißrathene[n] Versuch" und betont vielmehr, dass in dem Stück durchaus 'Shakespeares Geist leben' würde. Und auch bei Bodmer, der Wieland zu dessen Shakespeare-Übersetzung angeregt hat, zeigt sich ein vom Sturm und Drang differierendes Shakespeare-Verständnis: Unter anderem gerade in der Auseinandersetzung mit der deutschen Rezeption und Adaptation von Shakespeare entwickelte Bodmer seine Poetik des politischen Trauerspiels, die bei vielen Zeitgenossen auf Unverständnis stiess. Der von Bodmer für Sulzers *Allgemeine Theorie der schönen Künste* verfasste Artikel *Politisches Trauerspiel* zeigt deutlich, dass sich diese Gattung des Dramas pointiert vom damaligen erfolgreichen Theater der Empfindsamkeit abgrenzt bzw. dieses als sittenverderbend verwirft. Vor diesem Hintergrund liesse sich Sulzers Drama als Versuch verstehen, zwei eigentlich unversöhnlich gegeneinanderstehende Dramentypen miteinander zu vereinen. Den Kampf der Briten für ihr Vaterland und gegen die tyrannischen Römer verzahnt Sulzer mit familiären Ereignissen und Verwicklungen, die im Sieg der politischen und privaten Tugenden gipfeln. Poetologisch formuliert: er bemüht sich, bürgerliches Trauerspiel und Bodmers politisches Trauerspiel zusammenzuführen.

An der Neuedition von Sulzers Drama ist somit einzig Pirros etwas einseitig vorgenommene dramenhistorische Verortung zu kritisieren. Es überwiegt die Dankbarkeit gegenüber Herausgeber und Verlag, (auch) Sulzers Drama in der Reihe *Theatertexte* wieder zugänglich gemacht zu haben. Orthographie und Interpunktion des edierten Textes folgen der Erstausgabe.

*Jesko Reiling (Bern)*

Daniel TRÖHLER: *Republikanismus und Pädagogik. Pestalozzi im historischen Kontext*. Bad Heilbrunn: Julius Klinkhardt 2006. 531 S.

Die Ziele der im letzten Jahr erschienenen Habilitationsschrift von Daniel Tröhler sind hoch gesteckt: Es geht nicht nur darum, ein weitgehend neues Pestalozzibild zu vermitteln, sondern auch darum, eine neue Methode historischer Bildungsforschung zu generieren. Die erste Zielsetzung versucht der Autor durch eine Dekonstruktion jenes traditionellen Pestalozzibildes zu erreichen, das von der älteren Geistesgeschichtsschreibung beeinflusst ist und Pestalozzi zum zeitlosen pädagogischen Denker hochstilisiert. In Absetzung von dieser Deutung, aber auch von marxistischen und liberalen Deutungsversuchen, plädiert der Autor dafür, Pestalozzis Werk in den Republikdiskurs hineinzustellen, der sich in der alten Eidgenossenschaft entfaltet hat. Legitimiert wird dieses Vorgehen durch vermehrte Forschungsanstrengungen auf diesem

Gebiet, erwähnt seien etwa die Arbeiten von Thomas Maissen und Simone Zurbuchen. Methodisch der Cambridge School, der "history of ideas", verpflichtet, soll die Analyse der politischen und pädagogischen Sprachen (langues) eine neue Sicht auf diesen Klassiker der Pädagogik vermitteln und ihn als genuine Denker des Republikanismus ausweisen. Im Zentrum der republikanischen Diskurse steht der Grundkonflikt zwischen Tugend und Kommerz, die Konfrontation einer agrarisch geprägten Gesellschaft mit den zeitgenössischen Entwicklungen der zunehmenden Marktorientierung, Kommerzialisierung und den Auswirkungen der Protoindustrialisierung. Anhand von Pestalozzis Schrifttum und dessen Rezeption zeitgenössischer ökonomischer Theorieansätze wird minutiös aufgezeigt, wie dieser als politischer Schriftsteller auf Herausforderungen der modernen Ökonomie reagiert und wie er diese Erfahrungen in seinen Texten verarbeitet. Bestimmend bei diesen Neuorientierungen bleibt in Tröhlers stringent vorgetragenem Interpretationsansatz immer die republikanische Hintergrundfolie.

Das Werk gliedert sich in drei Hauptteile: In einem ersten Abschnitt wird der Zürcher Republikanismus in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts mit seinen für die Sozialisation Pestalozzis prägenden Elementen vorgestellt. Der Rolle Johann Jakob Bodmers und den Diskursen in der 'Historisch-politischen Gesellschaft auf der Schuhmachern' wird die notwendige Beachtung geschenkt. Durch eine neue Lesart des weitgehend schon bekannten und in der älteren Zürcher Geschichtsliteratur ausgiebig zitierten Quellenmaterials vermag der Autor vor allem die republikanischen Ansatzpunkte der Diskurse herauszuarbeiten, die nicht nur in der pädagogischen Literatur, sondern auch in der Geschichtsschreibung bisher zu wenig gewürdigt worden sind. Im zweiten Hauptteil wird die zunehmende Entfremdung Pestalozzis vom radikalen Zürcher Republikanismus aufgezeigt. Bedingt durch biographische Erfahrungen, durch Auseinandersetzung mit zeitgenössischen ökonomischen Theorien (Physiokratismus) und durch Kontakte mit wichtigen Exponenten des "ökonomischen" und "philanthropischen" Patriotismus (Tschiffeli, Tscharner, Iselin) gelangt Pestalozzi zu moderateren Vorstellungen und nimmt weitere "langues" (patriarchalisch-christliche, naturrechtliche) auf. Zeitweise geht er sogar auf Distanz zum Republikanismus und wendet sich, nach dem Scheitern des Neuhofexperiments, dem Aufgeklärten Absolutismus zu. Grundproblem bleibt aber immer die Versöhnung der ökonomischen Entwicklungen mit den Idealen der klassischen Republik, ein Problem, das für Pestalozzi nur pädagogisch gelöst werden kann. Die spezifische Funktion von Pestalozzis Pädagogik als Mittel zur Wiederherstellung der Tugend und die Persistenz des Problems während der Revolutionszeit und im 19. Jahrhundert sind denn auch Gegenstand des dritten Hauptabschnitts. Anhand der späten Schriften wird nochmals der Stellenwert von Pestalozzis schon in der "Freiheitsrede" angelegtem Konzept für die pädagogische Historiographie und die aktuelle pädagogische Theoriebildung reflektiert.

Dem erwähnten methodischen Ansatz folgend, steht eine Analyse der Texte Pestalozzis und der Exponenten seines geistigen Umfelds im Zentrum der Studie. Als langjähriger Leiter der früheren Pestalozziforschungsstelle und als Herausgeber der Edition *Sämtlicher Briefe an Pestalozzi* verfügt der Autor über hervorragende Quellenkenntnisse. Dies kommt der Arbeit zugute, indem die Argumente mit Quellenzitate und Quellen-

paraphrasierungen untermauert werden. Mitunter geschieht dies allerdings etwas zu ausführlich, was der Lesbarkeit der Arbeit nicht immer förderlich ist, zumal es auch zu Wiederholungen kommt. Ebenfalls dem Ansatz der "history of ideas" folgend, bemüht sich der Autor, die Texte Pestalozzis zu kontextualisieren, das heisst, das soziale, politische und ökonomische Umfeld zu rekonstruieren. Vor allem im mittleren Teil der Arbeit, in dem es darum geht, durch Rezeption historischer Entwicklungen verursachte Modifikationen in Pestalozzis Denken aufzuzeigen, ist dies überzeugend gelungen: Probleme der Landwirtschaft, Hungerkrisen, Armenfrage und Schulreformen werden ausführlich thematisiert und auf ihre Bedeutung für Kontinuitäten und Brüche in Pestalozzis Denken hinterfragt. Auffällig ist allerdings, dass im dritten Teil – wie der Autor selbst konzediert – der Kontextualisierungsgrad bedeutend geringer ist, was stellenweise zur Gewichtsverschiebung in Richtung Textexegese führt. Dabei hätte sich vor allem die Helvetik als Übergangsepoche mit ihren mannigfaltigen politischen Konflikt- und sozialen Spannungsfeldern geeignet, weitere Kontextualisierungen vorzunehmen, zumal mit der neueren Helvetikforschung ein breites Angebot an Literatur vorliegt, das kaum berücksichtigt wurde. Bei einzelnen Kontextualisierungsversuchen müssen die Urteile auch kritisch hinterfragt werden. Als Beispiel sei die Reform der Zürcher Stadtschulen erwähnt. Der Autor weist zurecht darauf hin, dass diese eine Reaktion auf neue Bildungsbedürfnisse als Folge der zunehmenden Kommerzialisierung ist. Dies wird übrigens auch in der kritisierten älteren Literatur betont. Allerdings genügt es nicht, lediglich die langfristig sinkenden Gesamtschülerzahlen (inklusive Unterstufe) für die Erklärung der Reformaktivitäten heranzuziehen. Ebenso sollten die kurzfristige Entwicklung der Immatrikulationen am Collegium Humanitatis und die Exspektanzahlen berücksichtigt werden, die in der Reformphase Spitzenwerte erreichen, was zu Unzufriedenheit der Studienabgänger führt. Es ist deshalb auffällig, dass die Initiativen zu Schulreformen mit dem Mechanismus einer "zyklischen Überproduktion von Akademikern" (Pfarrern) korrelieren. Reformen dienen demnach auch dazu, das dadurch entstehende Unmutspotential einzubinden. Dass sich solche Konstellationen in der Geschichte wiederholen und von der kritischen Theorie der 1968er Jahre thematisiert worden sind, spricht noch nicht gegen ihren historischen Aussagewert im Zusammenhang der Zürcher Geschichte des 18. Jahrhunderts. Vor diesem Hintergrund muss auch die vom Autor vorgenommene positive Einschätzung der Zürcher Stadt-Schulreform relativiert werden.

Abschliessend soll nochmals auf den eingangs erwähnten Anspruch des Autors eingegangen werden, durch die Übernahme des von John G. A. Pocock und Quentin Skinner repräsentierten Ansatzes einer neuen Ideengeschichte auch eine neue Methode der historischen Bildungsforschung zu begründen. Deshalb wird die Bedeutung dieses Ansatzes, dessen Popularität sich dem "linguistic turn" in der Geschichtswissenschaft verdankt, nochmals kurz thematisiert. Der eindeutige Vorteil dieser Methode liegt darin, die Dominanz der "grossen Texte" und der "Meistererzählungen" zugunsten einer intertextuellen Interpretation zu durchbrechen, was spannende neue Einsichten ermöglicht. Dies schützt auch vor einer nachträglichen Instrumentalisierung der politischen Denker und ihrer Ideen. Im Fall Pestalozzis wird anschaulich demonstriert, wie dieser in eine teleologisch ausgerichtete nationalgeschichtlich-lutherisch orientierte Denktradition

hineingezwängt wurde. Demgegenüber werden in Tröhlers Arbeit seine politischen und pädagogischen Ideen als eigenständiges Phänomen betrachtet, das durch einen spezifischen historischen Kontext definiert ist. Allerdings ist die Frage zu stellen, was Pococks Ansatz einer Wiederentdeckung der Sprache des klassischen Republikanismus für die Gegenwartsgesellschaft so attraktiv macht. Tröhler gibt in seiner Arbeit einen Hinweis auf die "Kommunitarismus-Debatte" und erwähnt die kommunitaristische Kritik an der mit dem liberalen Individualismus und der "negativen Freiheit" verbundenen "Tyrannei des Marktes". Der entfesselten Marktgesellschaft wird die der republikanischen Bürgererziehung innewohnende Selbstregulierungskraft entgegengesetzt. Die Partizipation der Bürger am politischen und sozialen Wohlergehen, ihre Selbstregierung, soll gleichsam eine Schutzwirkung vor den Gefahren des Kapitalismus und Individualismus entfalten. Mit dem Zusammenbruch der sozialistischen Systeme in Osteuropa, dem allgemeinen Scheitern der letzten "peripheren Revolutionsprojekte" und dem damit verbundenen Attraktivitätsschwund marxistischer Gesellschaftstheorie erhöhte sich die Nachfrage nach Ansätzen, die ein Korrektiv zum neoliberalen Wirtschaftsmodell darstellten, zugleich aber auf eine grundsätzliche Infragestellung dieses Modells verzichteten. Deshalb ist die Wiederentdeckung republikanischer Denkmuster und -traditionen im Kontext der Gegenwartsgesellschaft zu verorten und erhält einen konkreten politischen Gebrauchswert. Durch seine Historizität ist aber auch dieser Ansatz vor politischer Instrumentalisierung nicht gefeit. Ob sich die Vorstellung eines moralischen Korrektivs gegenüber dem entfesselten Neoliberalismus als realistisch und politisch tragfähig erweist oder ob eine radikale Kritik an dieser Wirtschafts- und Gesellschaftsordnung im Sinne der marxistischen Tradition und der kritischen Theorie wieder an Bedeutung gewinnt, wird die Zukunft zeigen. Daran wird sich der zukünftige Gebrauchswert des verwendeten methodischen Ansatzes bemessen.

Rolf Graber (Kreuzlingen)

Johann Georg ZIMMERMANN: *Drei Gedichte zum Erdbeben von Lissabon. Die Zerstörung von Lissabon / Die Ruinen von Lissabon / Gedanken bei dem Erdbeben*. Mit einem Nachwort herausgegeben von Martin Rector und Matthias Wehrhahn. Hannover: Wehrhahn Verlag 2005. 74 p.

Niemand geringerem als dem Berner Patrizier Abraham Freudenreich widmete Johann Georg Zimmermann (1728–1795) seine Gedanken zum Erdbeben von Lissabon 1755. Bekanntlich ereignete sich an Allerheiligen des Jahres 1755 auf der iberischen Halbinsel ein starkes Erdbeben, das als "Erdbeben von Lissabon" in die Annalen einging. Nur einen Monat später, am 9. Dezember 1755, wurde das Wallis vom stärksten bekannten Erdbeben der Schweiz des 18. Jahrhunderts heimgesucht. Es war nicht annähernd so zerstörerisch wie ersteres, verursachte jedoch im Wallis erhebliche Schäden. Johann Georg Zimmermann, Stadtphysikus zunächst in Bern und später in Brugg und ab 1768 königlich grossbritannischer Leibarzt in Hannover, war bestürzt. Die Katastrophe machte den jungen Arzt zum Dichter: Im Anschluss an die Ereignisse verfasste der 27-jährige Zimmer-

mann drei Erdbebegedichte, die sich mit den physischen und metaphysischen Erschütterungen befassen. Es war sein erster Versuch, sich auf dem Gebiet der Dichtkunst zu betätigen: “Voilà la premiere piece de poesie que j’ai composé de ma vie [...]” schrieb er an Albrecht von Haller<sup>1</sup>, als er diesem das unter dem unmittelbaren Eindruck nach dem ersten Beben an einem einzigen Tag niedergeschriebene Gedicht zusandte. Haller äusserte sich zurückhaltend bezüglich der Qualität des Gedichts und riet Zimmermann davon ab, es zu veröffentlichen (“Je Vous ai prié bien souvent, de ne pas Vous livrer à la poesie.”<sup>2</sup>). Zimmermann wies die Kritik zunächst zurück, arbeitete die Zeilen dann aber doch noch einmal vollständig um und sandte sie Haller erneut zu.<sup>3</sup> Ende Juli konnte er nach Bern berichten, das Gedicht sei in Druck gegangen.<sup>4</sup> Das Stück erschien mit einer achtseitigen Widmung an Freudenreich und einer sechzehnseitigen Vorrede. Die 315 Verse sind mit etwa 50 zum Teil halbseitigen Anmerkungen versehen, die eine Fülle von Anspielungen, Realien und Personalien erläutern. Dabei war sich Zimmermann seiner Schwächen als Dichter durchaus bewusst. In der Vorrede findet sich die selbstkritische Anmerkung: “[...] zur Poesie sey ich nicht geschickt, und [...] *ich werde der Welt niemals als ein Dichter bekannt werden.*” (S. 13, Hervorhebung im Original).

Die drei Erdbeben-Gedichte Zimmermanns sind seit ihrer Erstveröffentlichung nie wieder vollständig abgedruckt worden. Dies haben der Literaturwissenschaftler Martin Rector und der Verleger Matthias Wehrhahn bereits 1997 und nun just zur 250-Jahr Feier 2005 nachgeholt. Das Bändlein umfasst die drei Gedichte Zimmermanns (“Die Zerstörung von Lissabon”, “Die Ruinen von Lissabon”, “Gedanken bei dem Erdbeben”). Der Gesamttitel ist etwas irreführend, handeln doch nur das erste und das zweite Gedicht von Lissabon, das dritte bezieht sich auf das Erdbeben vom 9. Dezember 1755.

Die Gedichte zeichnen sich in erster Linie durch konfessionelle Polemik aus. Eine christlich-protestantische Wertung zum Ausdruck bringend, waren die Gedichte als Spitze gegen den Katholizismus gedacht, der sich mit Weihrauch, Opfer und Ablass über die “wahre Busse” hinwegheuchle und diese Heuchelei – in Gestalt der heiligen Inquisition – institutionalisiert habe. Ursache für das Erdbeben war der Katholizismus, und dabei vor allem die katholische Form der Heiligenverehrung, das Datum des Bebens war dafür klares Zeichen. Das Erdbeben hatte die Zuverlässigkeit der Weltordnung in Frage gestellt, die Heftigkeit des Ereignisses galt als Indiz für die Minderwertigkeit Einzelner bzw. bestimmter Gesellschaften. Die Ursache der Katastrophe lag für Zimmermann im gelebten Überfluss und im Aberglauben der Portugiesen. Letzterer sei der

<sup>1</sup> Johann Georg Zimmermann an Albrecht von Haller, 3.12.1755. In: Rudolf Ischer (Hg.): *J.G. Zimmermanns Briefe an Haller 1755. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1907*. Bern 1906, S. 198.

<sup>2</sup> Albrecht von Haller an Johann Georg Zimmermann, 6.8.1756. In: Eduard Bodemann: *Von und über Albrecht von Haller. Ungedruckte Briefe und Gedichte Hallers sowie ungedruckte Briefe und Notizen über denselben*. Hannover 1885, S. 47.

<sup>3</sup> Johann Georg Zimmermann an Albrecht von Haller, 8.12.1755. In: Ischer: *J.G. Zimmermanns Briefe*. 1906, S. 200.

<sup>4</sup> Johann Georg Zimmermann an Albrecht von Haller, 31.7.1756. In: Rudolf Ischer (Hg.): *J.G. Zimmermanns Briefe an Haller. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1908*. Bern 1907, S. 132-133. Eine erste unautorisierte Version des Gedichts wurde bereits Mitte Dezember 1755 in Schaffhausen, weitere in Zürich und Potsdam veröffentlicht.

Inquisition geschuldet, weshalb der Palast der Inquisition als eines der ersten Gebäude eingestürzt sei. Lehrziel des Gedichts war die Hinwendung zur Menschlichkeit, vorgeführt am Beispiel des Königs, der, geläutert durch das Unglück seiner Untertanen, diesen eine neue gerechte Gesellschaftsordnung versprach. Der theologische Impetus bezieht sich auf die Mahnung, sich niemals über die Bewohner von Lissabon zu erheben, denn das göttliche Strafgericht könne jederzeit und gerechterweise alle sündigen Menschen ereilen. Der Schlussappell lautet deshalb, sich demütig Gottes unerforschlichem Willen zu unterwerfen. Alle drei Gedichte enthalten zudem eine eschatologische Qualifizierung, wobei das individuelle Todesschicksal und nicht das apokalyptische Ende im Zentrum steht. Zimmermanns Gebrauch einer optimistischen Terminologie zielt im Gegensatz zum metaphysischen Optimismus nicht auf eine ontologisch begründete Kategorisierung des Erdbebens, sondern auf die pragmatische Optimierung von Handlungschancen nach dem Übel. Damit will der Dichter das Theodizeeproblem umgehen: Nicht Gott wird angezweifelt, sondern der Mensch zum Handeln aufgerufen. Der optimistische Mensch nimmt nach dem Erdbeben sein Geschick in der Hoffnung auf Gottes Erbarmen selbst in die Hände.<sup>1</sup>

Zimmermanns Beitrag war Teil eines Diskurses, in dem sich die Gelehrten den philosophischen Folgen der paradigmatischen Katastrophe widmeten. In diesem Kontext war er weder besonders geistreich noch originell, das Gedicht wird denn auch von heutiger Warte als künstlerisch wertlos erachtet und allein wegen seines gegenaufklärerisch-theologischen Gehalts und vielleicht noch mehr seiner Erlebnis-Subjektivierung wegen anerkannt.<sup>2</sup> Das Spannende an diesen Gedichten liegt meines Erachtens vielmehr darin zu sehen, wie engagiert sich die Intellektuellen der Epoche den Fragen der Zeit widmeten. Hierin liegt eine Fundgrube zukünftiger Forschung, und das Büchlein bietet dazu eine unentbehrliche Quelle.

Monika Gisler (Zürich)

---

<sup>1</sup> Ausführlicher in: Monika Gisler: *Göttliche Natur? Formationen im Erdbebendiskurs der Schweiz des 18. Jahrhunderts*. Zürich 2007, S. 130-132.

<sup>2</sup> Vgl. Martin Rector: Johann Georg Zimmermanns Gedicht 'Die Zerstörung von Lissabon' (1756). In: Hans-Peter Schramm (Hg.): *Johann Georg Zimmermann, königlich grossbritannischer Leibarzt (1728-1795)*. Wiesbaden 1998, S. 83-92.

Zusammengestellt von / Collecté par Jean-Daniel Candaux et Marius Michaud

### Monographien / Monographies

- Anderegg, Jean-Pierre: Speicher und Kornhaus im spätmittelalterlich-frühneuzeitlichen Freiburg. Dans: *Freiburger Hefte für Archäologie* No 9: 2007, S. 204-211. Abb.
- Les Archives de l'Est et la France des Lumières. II. Inédits.* Sous la direction de Georges Dulac et Sergueï Karp. Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2007. No.1-26. [A relever pour les correspondants d'origine suisse: n° 1, p. 327-331: Georges Dulac, Un projet de correspondance littéraire: Charles de Fieux, chevalier de Mouhy, à Leonhard Euler (6 novembre 1739); n° 4, p. 345-376: Michel Kowalewicz et Georges Dulac, Catherine II, l'Académie impériale des sciences et le *Supplément de l'Encyclopédie*: cinq lettres de Johann Albrecht Euler [et d'autres] (août-septembre 1771); n° 5, p. 377-400: Georges Dulac et Claude Lauriol, La *Vie de Maupertuis*, de La Beaumelle, envoyée à Leonhard Euler: six lettres de La Condamine (février 1773-janvier 1774); n° 6, p. 401-414: Claudette Fortuny, avec la collaboration de Georges Dulac: Un imprimeur-libraire suisse demande l'aide du secrétaire de l'Académie impériale: Fortunato Bartolomeo De Felice à Johann Albrecht Euler (22 octobre 1777); n° 7, p. 415-421: Claudette Fortuny et Georges Dulac, Commerce de livres et nouvelles littéraires depuis Neuchâtel: Frédéric-Samuel Ostervald à Johann Albrecht Euler (28 octobre 1784)].
- Bähler, Anna: Gebündigt und genutzt. Die Stadt Thun und das Wasser in den letzten 300 Jahren. Dans: *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* 69: 2007, H. 2, S. 153-207. Abb.
- Benguigui, Isaac: *Genève et ses savants. Physiciens, mathématiciens et chimistes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.* Genève: Slatkine, 2006, 246 p., ill., portr. [Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle: Jean Jallabert, Georges-Louis Le Sage, Jean-André Deluc, Horace-Bénédict de Saussure, Ami Argand, Pierre Prevost, Marc-Auguste Pictet, Gabriel Cramer].
- Bott, Gian Gasper: L'oratorio S. Anna – Settecento a Poschiavo. L'architettura, l'altare, la confraternita del SS. Sacramento, l'ossario, gli affreschi di Lorenzo Piccioli e le pitture di Carlo Peirani. Dans: *Quaderni grigionitaliani* 76: 2007, p. 141-170. ill.
- Brusio e la Casa Besta. Una dimora signorile nel suo contesto storico e architettonico.* A cura di Dario Monigatti, Andrea Tognina, Diego Giovanoli e Daniele Papacella. Brusio: Casa Besta – Società storica Val Poschiavo, 2007, 200 p.
- Calame, Caroline: Une affiche publicitaire au XVIII<sup>e</sup> siècle: les volets de la librairie Girardet. Dans: *Histoire et civilisation du livre, revue internationale*, II: 2006, p. 189-212, ill., portr.
- Casanova, Christian: *Nacht-Leben: Orte, Akteure und obrigkeitliche Disziplinierung in Zürich, 1523-1833.* Zürich: Chronos-Verlag, 2007, 511 S. Zugleich: Diss. phil. I Zürich, 2005.
- Ceschi, Ivo: *Il bosco del Cantone Ticino.* Bellinzona: Dipartimento del territorio, 2006, 408 p.
- Collenberg, Adolf (red.): *Lexicon istoric retic (LIR). Selva – Tschupegna.* 8. part. Dans : *Annalas da la Societad Retorumantscha* 119: 2006, p. 23-83.
- La Correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, affectivité, sociabilité, réseaux,* actes du Colloque de Neuchâtel, 27-28 mai 2005, organisé par l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel et les Archives de la Vie Ordinaire, sous la direction de Philippe Henry et Jean-Pierre Jelmini. Neuchâtel: Alphil, 2006, 306 p. [A noter p. 17-28: Barbara Roth, Correspondances familiales, le point de vue de l'archiviste; p. 31-53 : Pierre Caspard, Singulières ou communes? Les valeurs éducatives révélées par les correspondances entre enfants et parents: Suisse romande et France, 1760-1830; p. 55-73: Sandro Guzzi-Heeb, L'amour en lettres. Ecriture, émotion et parenté dans l'élite valaisanne (1750-1830); p. 75-95: Philip Rieder, Séduire en raisonnant: les



- conquêtes épistolaires de Lois Odier (1748-1817), médecin et citoyen de Genève; p. 97-113: Simone de Reyff, A travers le copie-lettres du Fribourgeois François-Pierre de Reynold (1709-1759); p. 115-139: Georges Andrey, Quand le landammann d'Affry écrit à Minette, sa fille cadette (1802-1806); p. 141-159: Alain-Jacques Tornare, Aspects de la correspondance familiale de Louis-Auguste-Augustin d'Affry (1713-1793); p. 161-189: Thierry Christ, "Nous sommes tous faits pour vous avoir des obligations": correspondance savantes et stratégies familiales à l'exemple des relations épistolaires entre la famille de Chambrier et Jean-Henri-Samuel Formey (1763-1786); p. 191-207: Micheline Louis-Courvoisier, Quelques traces des liens familiaux dans les consultations épistolaires envoyées au docteur Tissot (1728-1797); p. 209-223: Maria Pia Casalena [et] Francesca Sofia, Famille, patrie et politique dans la correspondance romande de Sismondi; p. 225-244: Jean-Marc Barrelet, Une famille royaliste dans la tourmente des révolutions: les Houriet du Locle, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles]
- Courvoisier, Jean: George Keith, maréchal d'Ecosse et gouverneur de Neuchâtel, 1754-1768. Dans: *Musée neuchâtelois, Revue historique neuchâteloise*, 144<sup>e</sup> année: 2007, n° 1, p. 59-84.
- La Faïence de Fribourg (1753-1844). Avec des contrib. de Marino Maggetti, Claire Blanc, Gilles Bourgarel, Rudolf Schnyder, Marie-Thérèse Torche-Julmy, Pierre Zwick. Dijon: Editions Faton, 2007, 304 p. ill.
- Fatio, Olivier et Nicole: *Pierre Fatio et la crise de 1707*. Genève: Labor et Fides, 2007, 266 p., ill., portr., fac-sim.
- Fischer, Urs: Zwölf Jahrhunderte Musik in Zürich. Eine Ausstellung in der Schatzkammer der Zentralbibliothek Zürich. Dans: *Librarium* 50: 2007, H. I, S. 29-38. Abb.
- Foerster, Hubert: Neuer Staat, neues Geld. Albert von Fegely, Freiburgs vergessener Münzmeister 1806-1807. Ein Beitrag zum Münzwesen zu Beginn der Mediation. Dans: *Freiburger Geschichtsblätter* 83: 2006, S. 195-233. Abb.
- Freiburg im Bild*. Beitr. von Hermann Schöpfer et al., unter Mitarbeit von Sheila Fernandes. Fribourg: Fiduconsult, 2007, 127 S., Ill. (Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg; Sonderbd.) [Erscheint anlässlich eines Doppeljubiläums: 2007 werden Freiburg 850 und Fiduconsult 30 Jahre alt.]
- Fribourg, une ville aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles = Freiburg, eine Stadt im 19. und 20. Jahrhundert*. Dir. de la publ.: Francis Python. Fribourg: Bourgeoisie de la Ville de Fribourg; Editions La Sarine, 2007. 479 p., ill. + 1 CD-ROM (12 cm). Ed. à l'occasion du 850<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Fribourg.
- Gabathuler, Jakob: Ein Kriminalfall aus der Zeit der Landvögte im Sarganserland. Alt Landammann Jacob Paul Natsch (1728-1815). Dans: *Terra Plana*, Nr. 1: 2007, S. 25-30. ill.
- Garré, Roy: *Consuetudo. Das Gewohnheitsrecht in der Rechtsquellen- und Methodenlehre des späten ius commune in Italien (16.-18. Jahrhundert)*. Frankfurt am Main: Klostermann, 2005, 388 p.
- General N.F. von Bachmann-Anderletz (1740-1831): erster General der Schweizer Armee – Oberbefehlshaber 1815*. [Zum 175. Todesjahr]. Näfels: General-Bachmann-Gesellschaft, 2007, 97 S., Ill.
- Guillod, Nathalie: Une esquisse de l'élite culturelle neuchâteloise dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans: *Musée neuchâtelois, Revue historique neuchâteloise*, 144<sup>e</sup> année: 2007, n° 2, p. 107-124.
- L'Image de Fribourg*. Textes: Hermann Schöpfer et al.; recherches iconographiques: Sheila Fernandes. Fribourg: Fiduconsult, 2007, 127 p., ill. (Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg; vol. hors série) [Publ. à l'occasion du 850<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Fribourg et le 30<sup>e</sup> anniversaire de Fiduconsult.]
- Jäger, Georg; Pfister, Ulrich: *Konfessionalisierung und Konfessionskonflikt in Graubünden, 16.-18. Jahrhundert / Confessionalizzazione e conflittualità confessionale nei Grigioni tra '500 e '700*. Atti del convegno storico dell'Istituto grigione di ricerca sulla cultura, Poschiavo, 30 maggio-10 giugno 2002. Zürich: Chronos, 2006.
- Lanfranchi, Fiorenza: Il fondo librario dell'Archivio parrocchiale di San Vittore Mauro a Poschiavo. Dans: *Quaderni grigionitaliani* 76: 2007, p. 171-177. ill.

- Leu, Hans Jacob: "Freyburg auch Fryburg". *Stadtansichten aus dem Zeitalter der Aufklärung. Aus dem "Allgemeines helvetisches, eydgenössisches oder schweizerisches Lexicon" von Johann Jacob Leu; erläutert von Volker Reinhardt. / "Fribourg en Suisse, ou Freybourg". Vues de la ville au temps des Lumières. Extrait de l'"Encyclopédie d'Yverdon" (1773). Texte original de Vinzenz Bernhard von Tschamer; présenté par Alain Bosson. Freiburg/Schweiz: Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg, 2007, 72 S., Ill.*
- Maissen, Aluis: La scrutaziun historica da Sur Felici Maissen. Omagi agl anteriur redactor dallas Annalas. Dans: *Annalas da la Societad Retorumantscha* 119; 2006, p.131-146, ill.
- Matthey, François: Questions de médailles [suivi de] Matthey, François et Kaehr, Roland: Catalogue des médailles déposées au Musée J.J. Rousseau de Môtiers, classement chronologique. *Bulletin de l'Association Jean Jacques Rousseau* (Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire), n° 66: 2006, p. 11-40, ill., portr.
- Maywald, Claus: Der Buchschnitt. Ein Beitrag zu seiner Terminologie, Systematik und Geschichte. Dans: *Librarium* 50: 2007, H. I, S. 50-59. Abb.
- Minder, Hans: *Die Bürger der Gemeinde Lauperswil: Stammtafeln von den ersten Kirchenbüchern bis ca. 1850*. Lauperswil : H. Minder, 2007, 830 S. in getr. Zählungen, Ill.
- Müller, Urs: Caspar Tobias Zollikofer (1774-1843) als Pomologe. Zeichner zwischen wissenschaftlicher Naturtreue und künstlerischer Ästhetik. Dans: *Librarium* 50: 2007, H. II, S. 132-140. Abb.
- Mutzner-Gloor, Jürg: Maienfelder Auswanderer im 18. und 19. Jahrhundert. Bunt und vielfältig sind ihre Schicksale. Dans: *Terra Plana*, Nr. 1: 2007, S. 36-42. ill.
- Nussio, Francesca: L'emigrazione nel Grigioni italiano: un'analisi delle pubblicazioni sulla Val Poschiavo e la Val Bregaglia. Dans: *Quaderni grigionitaliani* 76: 2007, p. 179-191.
- Olsen, Line Arends: *Regards sur le Danemark: Echanges avec la Suisse aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Yens sur Morges: Cabédita, 2007, 181 p., ill., portr., fac-sim.
- Populäre Kalender im vorindustriellen Europa: Der "Hinkende Bote" / "Messenger boîteux"*. Kulturwissenschaftliche Analysen und bibliographisches Repertorium. Ein Handbuch. Hrg. Von Susanne v. Greilich und York-Gothart Mix. Berlin: de Gruyter, 2006, 508 S. Ill.
- Porret, Michel: *Sul luogo del delitto. Pratica penale, inchiesta e perizia giudiziaria a Ginevra nei secoli XVIII-XIX*. Bellinzona: Casagrande, 2007, 265 p. (Biblioteca di storia. N. 8). [Traduzione italiana di una serie di contributi apparsi su riviste o in volumi collettanei.]
- Die Pragmatik der Emotionen im 19. und 20. Jahrhundert / La pragmatique des émotions aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*. Dans: *Traverse* 14 : 2007, S. 5-109. Abb. [Enth. u.a. S. 30-46: Beatrice Schumacher: Gemeinnütziges Selbstverständnis und das Management von Gefühlen am Beispiel der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft.]
- Quadri, Riccardo: Nuovi documenti sul convento dei cappuccini di Locarno. Dans: *Archivio storico ticinese* 141: 2007, p. 29-40. ill. [Riguarda un manoscritto del 1758 e alcuni altri documenti.]
- Repertorio delle fonti archivistiche. Descrizioni e inventari. IX. Il Centro di documentazione della Società Storica Val Poschiavo*. A cura di Andrea Tognina. Dans : *Archivio storico ticinese*141: 2007, 10 p. dopo la pagina 184.
- Rieder, Philip: L'ancien régime de la santé: conjurer les dangers quotidiens avant la biochimie. Dans: *Face au risque*, sous la direction de Claudine Burton-Jeangros, Christian Grosse. Valérie November. Genève: Georg, 2007, p. 205-223.
- La rivolta della Leventina. Rivolta, protesta o pretesto? A cura di Mario Fransioli e Fabrizio Viscontini*. Locarno: Daddò, 2006, 300 p. [Riguarda gli eventi del 1755.]
- Roosen, Rolf: Die ersten gedruckten Lexika der Jägersprache. Dans: *Librarium* 50: 2007, H. I, S. 73-82. ill.
- Rossana, Cardani Vergani; Damiani Cabrini, Laura: *Il battistero di San Giovanni e la chiesa di Santa Croce*. Berna: Società di storia dell'arte in Svizzera SSAS, 2006, 40 p.
- Rüesch, Ernst: *Feldmarschall-Lieutenant Freiherr Friedrich von Hotze (1739-1799)*. [Kleine Festgabe zum 175. Todestag von General Niklaus Franz Bachmann]. [Überarb. und Erw. des Referates von

- und durch Ernst Rüesch]; [mit einem Beitr. von Robert Küng]. Näfels: General-Bachmann-Gesellschaft, 2006, 32 S., III.
- Rusconi, Giuseppe: *Ecclesiastici ticinesi a Roma nel Settecento*. Locarno: Dadò, 2006, 260 p.
- Barbara Schaufelberger. *Unternehmerin, Bürgerfrau (1645-1718)*. Herausgegeben von der Gesellschaft zu Fraumünster Zürich. Edition Gilde Gutenberg, Zürich 2006, ill., fac-sim., 32 p. (Neujahrsblatt der Gesellschaft zu Fraumünster auf das Jahr 2007, Erstes Stück).
- Schöpfer, Hermann: Freiburg und Greyerz im Ancien Régime. Ein Blick in die Vogteirechnungen. Dans: *Freiburger Geschichtsblätter* 83: 2006, S. 151-193. Tab.
- Schreich, Rahel Seraina: Süllas passidas da l'emigraziun jaura dal 18avel tschientiner fin a la prüma Guerra mundiala. Dans: *Annalas da la Societad Retorumantscha* 119: 2006, p. 197-328. Fig.
- Stutz, Ferdinand Adolf: *Die Mühle in Matzingen und ihre Geschichte: 1150 bis 2007*. Andelfingen: F.A. Stutz, 2007, 44 Bl., III.
- Viganò, Marino: "Petrvs Morettivvs Tribvnyvs Militvm". *Un ingegnere della valle Maggia all'estero, Pietro Morettini (1660-1737)*. Bellinzona: Casagrande, 2007, 349 p., tav. (Itinerari 5).
- Wiget, Josef: *Von Haudegen und Staatsmännern: Geschichte und Geschichten der Schwyzer Familie Reding ab der Schmiedgass*. Schwyz: N. von Reding; Ausfg.: Triner, 2007, 288 S. III.
- Wyder, Margrit: Die Glocken von Goldau. Eine akustisch orientierte Nachlese zum Goldauer Bergsturz [vom 2. September 1806]. Dans: *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 103: 2007, S. 61-82. III.

## Textausgaben / Editions

- Bonstetten, Karl Viktor von: *Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises: 1753-1832*. Bd. 11: 1811-1817. Teilbd. 1:1811-1817: *Noviziat in Hyères, das Eiserne Zeitalter, Neue Weltordnung*. Teilbd. 2: 1811-1817: *les Cent-Jours, pensées sur le bien public, l'été 1816 à Coppet*. Göttingen: Wallstein, 2007, 2 Teilbände, zus. 984 S. Abb.
- Codice penale della Repubblica e Cantone del Ticino (1816)*. Padova: Cedam, 2006, CCXII, 163 p. [Ristampa anastatica, fuori commercio, del primo Codice penale ticinese (Lugano, Veladini, 1816), con saggi introduttivi di S. Vinciguerra, M.A. Cattaneo, A. Manna, ecc.].
- Greppi, Giacomo e Paolo: *Viaggio di quasi tutta l'Europa colle viste del commercio dell'istruzione e della salute*, ed. Stefano Levati e Giovanni Liva. Milano: Archivio di Stato di Milano e Camera di Commercio di Milano, 2006, 333 p., ill., portr., fac-sim., cartes [A relever, p. 207-212: lettre écrite de Genève, 2 décembre 1778].
- Gaugier, Louis-François, baron de Prangins: *Journal, 1771-1779*, édité et annoté par Rinantonio Viani, introduction de Chantal de Schoulepnikoff. Association des Amis du château de Prangins, 2007, 534 p., ill., portr., fac-sim., cartes.
- Lambercier, Jean-Jacques [Trois sermons, 1720-1732]. En fac-similé et en transcription dans: Hildebrand, Rémy: *Bossey, un souvenir enchanteur, essai*. Préface [d'] Arnaud Tripet. Genève: Editions transversales, 2007, p. 53-99.
- Ordini di Dalpe e Prato (1286-1798)*. A cura di Mario Fransioli, con la collaborazione di Luisa Cassina e Andrea a Marca. Basel : Schwabe Verlag, 2006, 275 p. (Fonti del diritto svizzero).
- Soave, Francesco: *Epistolario*. A cura di Stefano Barelli. Bellinzona: Edizioni dello Stato del Cantone Ticino, 2006, 419 p. [L'epistolario raccoglie 290 lettere, in maggior parte inedite, scritte fra il 1765 e il 1805 a un'ottantina di destinatari].
- Das Stammbuch Friedrich von Matthissons*. Hrg., kommentiert u. mit einem Vorwort von Erich Wege, Doris u. Peter Walsler-Wilhelm sowie Christine Holliger in Zusammenarbeit mit "Bonstettiana. Archiv und Edition" sowie "Anhaltischen Landesbücherei Dessau". Göttingen: Wallstein, 2007, 2 Bde, zus. 868 S. Abb.

## Ausstellungskataloge / Catalogues d'expositions

Philippe Henry, *Leonhard Euler, «incomparable géomètre» (1707-1783)*. Genève, Musée d'histoire des sciences, 2 mai-28 octobre 2007. Genève: Médecine et Hygiène, 2007, 235 p., ill., portr., fac-sim.  
*Vorderes Schloss, Familien- und Baugeschichte*. Seengen: Schloss Hallwyl, 2005, 92 S., Ill. (Führer zur Ausstellung im Schloss Hallwyl ; Bd. 3) (900 Jahre Leben auf Schloss Hallwyl).  
*Zwölf Jahrhunderte Musik in Zürich*. Ausstellung in der Schatzkammer der Zentralbibliothek im Predigerchor, Zürich, vom 7. Mai bis 2. Oktober 2007, verlängert bis 2. Oktober 2007. 1 CD.

## Personelles / Vie de la société

### Neue Mitglieder / Nouveaux Membres SGEAJ 2007

---

PD Dr. Jan Erik **Antonsen**  
Universität de Fribourg  
Riedhofstrasse 378  
8039 Zürich

lic. ès lettres Virginie **Babey**  
Universität de Neuchâtel  
Faubourg du Lac 6  
2000 Neuchâtel  
Forschungsgebiet: "Illustrer Diderot au XVIII<sup>e</sup> siècle" (Sujet de la thèse)

Dr. Thomas **Bodmer**  
Morzgerstr. 44  
A – 5020 Salzburg  
thbodmer@hotmail.com

Dominic **Eggel**  
Petit-chasseur 31  
1950 Sion  
eggel6@hei.unige.ch  
Forschungsgebiet: Imagining Europe in Classical Weimar: the spatial identities of Goethe, Schiller, Herder and Wieland (projet de thèse)

Dr. Katia **Frey**  
ETH Zürich  
Ilanzhofweg 2  
8057 Zürich  
Forschungsgebiet: histoire et théorie de l'architecture privée, décoration intérieure, jardin et paysage, histoire et théorie de l'urbanisme,

livres d'architecture, circulation et réception des idées et des modèles.

Dr. Florian **Gelzer**  
Universität Bern, Institut für Germanistik  
Heinrichstrasse 225  
8005 Zürich  
Forschungsgebiet: Literatur um 1700, Romangeschichte, Wieland

Dr. phil. des. Vanja **Hug**  
Collegium Helveticum  
Hermann Suter-Str. 9  
4053 Basel  
Forschungsgebiet: Wissenschaftsgeschichte, Netzwerke der Aufklärungsgesellschaft, Gartengeschichte

lic. phil. I Michael **Lauener**  
Postgasse 4  
3052 Zollikofen  
Forschungsgebiet: Republikanismus, Recht, Konfessionsproblematik

Guillaume **Poisson**  
Univ. de Lausanne, Sec. d'Histoire moderne  
Anthropolole - Bureau 5079  
1015 Lausanne  
Forschungsgebiet: Diplomatie franco-suisse XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, Récits de voyage XVIII<sup>e</sup> siècle, Correspondances dans la Suisse du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles

## Vorstand / Comité

**Präsidentin / Président:** Prof. Dr. Simone Zurbuchen

**Vizepräsident / Vice-président:** Prof. Dr. François Rosset

**Quästorin / Trésorière:** Dr. Barbara Braun-Bucher

**Aktuarin / Secrétaire:** Dr. Anett Lütteken

**Beisitz / Membres:** PD Dr. Martin Bondeli, Dr. François de Capitani, Dr. Valérie Cossy, Prof. Dr. Pascal Griener, Dr. Marc-Henri Jordan, PD Dr. Alfred Messerli, Prof. Dr. Liliane Mottu-Weber, Dr. Fritz Nagel, Dr. Benno Schubiger, Dr. René Sigrist, Prof. Dr. Danièle Tosato-Rigo, Prof. Dr. Daniel Tröhler, Prof. Dr. Markus Winkler.

**Ausschuss / Bureau:** Präsident / Président, Vizepräsident / Vice-président, Quästorin / Trésorière, Aktuarin / Secrétaire

## Website der SGEAJ / Site Web de la SSEDs

Die Adresse unserer Website lautet ab sofort: [www.sgeaj.ch](http://www.sgeaj.ch)

In den vergangenen Monaten wurde die Website 'sanft renoviert'. Wie früher finden sich in den verschiedenen Rubriken Informationen über die Gesellschaft, ihre Ziele, ihre Organisation und ihre Aktivitäten. Es besteht die Möglichkeit, über die Website mit dem Sekretariat Kontakt aufzunehmen oder sich als neues Mitglied bei der Gesellschaft anzumelden. Links verbinden die Website der SGEAJ mit den Websites anderer Institutionen, welche für unsere Mitglieder von Interesse sein könnten. Anregungen und Kommentare zum neuen Webauftritt oder auch Hinweise auf interessante, zu verlinkende Websites nehmen die Verantwortlichen gern entgegen.

## Aufruf

---

Damit wir die Mitglieder unserer Gesellschaft möglichst rasch mit Informationen aus dem Vorstand und über bevorstehende Veranstaltungen informieren können, würden wir dies in Zukunft gern auch per email tun. Ihre Adresse wird dabei nur zur Übermittlung von Informationen der Gesellschaft an Sie verwendet und nicht an Dritte weitergegeben. Falls Sie Informationen per Email wünschen, bitten wir Sie, uns Ihre Adresse mitzuteilen, und zwar an [anett.luetteken@germ.unibe.ch](mailto:anett.luetteken@germ.unibe.ch).

Besten Dank! – Der Vorstand der SGEAJ

ISSN 1422-4690